

Erino Dapozzo

Hambourg

1944-45

**Expériences d'un
déporté chrétien**



Erino Dapozzo

Hambourg 1944 - 45

Expériences d'un déporté chrétien

Edition Mission sans frontières
CH - 3174 Thôrishaus, Suisse

Dapozzo, Erino

Hambourg 1944 - 45, Expériences d'un
déporté chrétien

10e édition 2021 - 3000 exemplaires

© Copyright : Edition Mission sans
frontières

CH - 3174 Thôrishaus, Suisse

Edition spéciale destinée à la diffusion
gratuite.

Cette brochure peut être commandée à
l'adresse ci-dessous :

Mission sans frontières
Boîte Postale
CH - 3174 Thôrishaus
Suisse

PREFACE

Au début de la seconde guerre mondiale, Erino Dapozzo était artisan et missionnaire dans la région parisienne. A cause de ses connaissances de la langue, il fut contraint par la commandanture allemande à la traduction de lettres de dénonciation. N'écoutant que sa conscience, il devint alors un instrument dans la main de Dieu pour sauver de nombreuses personnes, particulièrement des Juifs, qu'il avertit secrètement de la menace qui pesait sur eux — jusqu'à ce qu'il soit dénoncé à son tour.

Au sujet de cette brochure, il s'exprimait comme suit : «Je raconte simplement comment Dieu est intervenu et m'a sauvé de la main de ceux qui me tenaient prisonnier ; comment Il œuvra pour que les plus hauts magistrats de la Police allemande penchent en ma faveur. Ce qui semblait impossible,

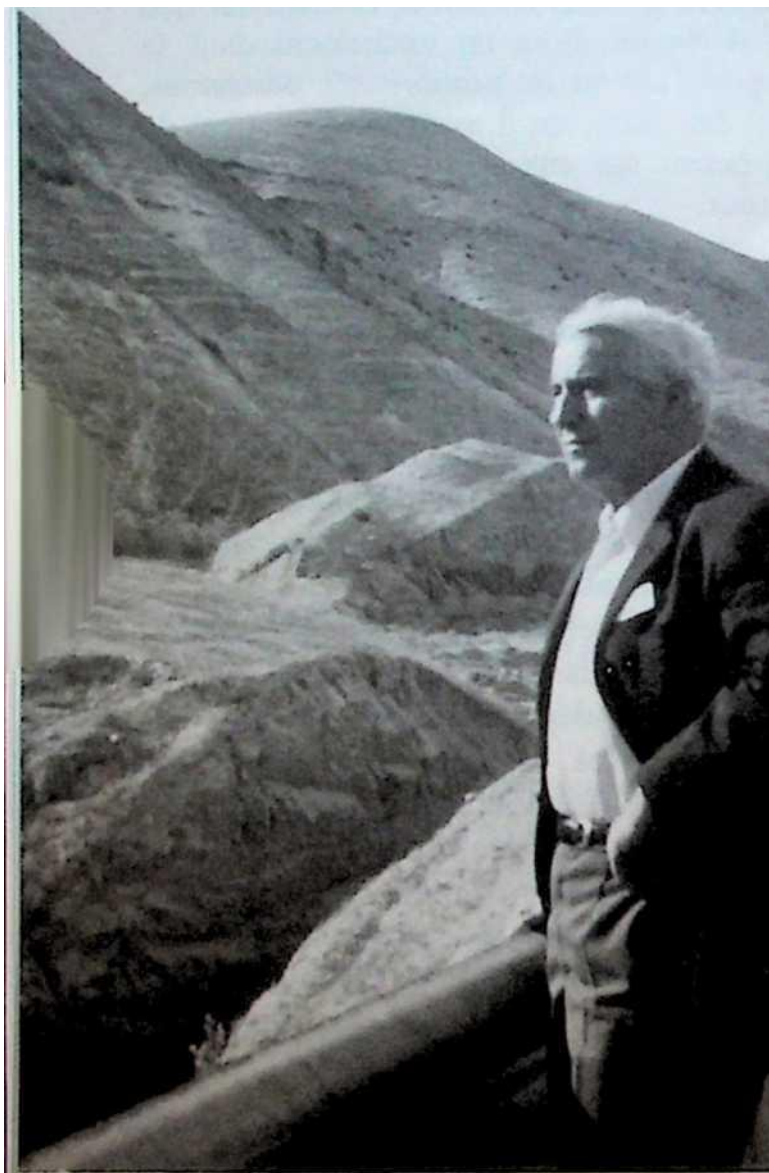
Dieu l'a fait. Non
que je l'aie mérité. Au contraire, tout
fut grâce et à Lui
seul, qui agit au-delà de ce que nous
demandons ou
pensons, notre profonde adoration.»

Après les expériences relatées ici,
Erino a poursuivi
la tâche d'évangéliste à laquelle Dieu
l'avait appelé
dans ses jeunes années déjà. C'est par
la grâce de
Dieu, avec l'aide et les prières de
beaucoup de
chrétiens ainsi que la collaboration de
son ami Fredy
Gilgen qui lui a succédé, que l'œuvre
a pris de
l'ampleur. Après 51 années au service
de Dieu, Erino
est entré dans la gloire en 1974 à
l'âge de 67 ans.

Aujourd'hui la mission qu'il a
fondée répand
l'Evangile principalement par les
calendriers bibliques,
au-delà de l'Europe, jusqu'à
Madagascar et Cuba.

Thôrishaus, 2021 Mission sans

frontières



L'auteur peu avant son décès.

HAMBOURG, 3 avril 1944

Me voici pour la deuxième fois dans
un camp parmi
mes camarades déportés. Etendu sur la
paille de ce
qu'ils appellent le "ronfloir", de
nombreuses pensées
m'assaillent, plus noires les unes que les
autres.

L'avenir me paraît si sombre; peu s'en
faut que je ne
désespère.

Ma femme et mes enfants
m'apparaissent tous fort
pâles, tels qu'ils sont restés dans mon
souvenir lors de
mon départ forcé de la gare de l'Est, à
Paris. Je revois
ma femme en larmes, essayant pourtant
de me sourire
pour me donner du courage, et son petit
mouchoir
blanc s'agiter le plus longtemps parmi
les personnes
qui ont pu s'approcher de ce triste
convoi de déportés.

Les reverrai-je un jour, mes bien-aimés ?
Et quand ?

Puis c'est le triste voyage. Entassés
dans de mauvais

wagons, serrés les uns contre les autres,
nous devons
subir pendant trois jours l'énervement de
cette
interminable suite de rails mal raccordés
et d'essieux
mal graissés.

Les nuits restent sans sommeil car le
froid nous
poursuit, par notre propre faute
d'ailleurs. Dans des
gestes de désespoir, plusieurs vitres ont
été brisées en
cours de route par nos compagnons
d'infortune, ce qui
fait sourire d'aise nos gardiens
allemands armés de
mitraillettes.

Vers minuit nous passons en territoire
allemand.
L'effet est inexplicable. Nous avons tous
le sentiment
qu'une porte de prison s'est refermée sur
nous. Chacun
ressent la gravité du moment et un voisin
me dit avec
son accent parisien :

— Ce coup-ci, on est bien en tôle
et on n'est pas près
d'en sortir !

A côté de moi, un jeune homme
pleure doucement, il
a à peine 17 ans. Entre deux sanglots
il m'explique :

— L'Allemagne me fait peur !

Après la fouille d'usage faite par
des militaires, notre
convoi s'ébranle à nouveau à travers
ce Reich si
redouté de tous.

Finalement nous voici à
Hambourg, et c'est dans
cette ville que se poursuit notre récit.

Ce soir, mes pensées continuent à
me reporter en

arrière lors de ma première
déportation. Je me revois
devant le tribunal militaire allemand
de l'Avenue Foch,
à Paris, où une dénonciation
anonyme me conduisit.

Après un jugement sommaire où la
plupart des jurés
étaient d'avis de me faire fusiller, je
ne dus la vie qu'à
l'intervention du Président, un
colonel, qui insista pour
qu'on m'envoyât en Allemagne, à

cause de ma

situation de famille (père de quatre enfants). Je réalisai

ainsi cette merveilleuse parole du Psaume 138 :

«Quandje marche au milieu de la détresse,

Tu me rends la vie.

Tu étends Ta main

sur la colère de mes ennemis,

et Ta droite me sauve.»

Puis mon premier séjour en Allemagne. Je me revois

dans cette mine de

Saarbrücken-Völklingen, les tra

voux souterrains, la perforatrice, la faiblesse, la faim,

les coups, les Lagerfuhrer hargneux et sans nulle pitié,

le soi-disant médecin du camp à face de brute qui nous

soignait à coups de pied, à la grande joie de son assistant.

L'avenir m'apparaît comme un grand point d'inter

rogation. Sortirai-je un jour de cette impasse de détresse ?

Et soudain cette parole du chapitre
8 des Romains me
semble une borne lumineuse, et je
répète :

*« Toutes choses concourent
ensemble
au bien de ceux qui aiment
Dieu. »*

Oui, c'est bien ce qui est écrit dans
ma Bible. Je me
sens réconforté ! Dans la paix de Dieu
je m'endors.

Toutes choses concourent ensemble
au bien de ceux

qui aiment Dieu. C'est une parole
dont l'effet bienfai

sant est capable de transformer le
chrétien chancelant

sous le poids de l'épreuve. Cette
parole nous conduit

dans la voie du renoncement à
nous-mêmes et nous

garde toujours dans la paix de Dieu
qui surpasse toute

intelligence et toute connaissance.
Elle est applicable à

n'importe quelle circonstance, elle est
salutaire, elle est

l'alliée de la victoire en Jésus-Christ.

- Oui, Seigneur, Tu nous as rachetés
! Tu nous as

justifiés ! Et Tu nous fais paraître
devant Dieu, saints,

sans tache et irrépréhensibles. Quelle
grâce infinie et

quel inconcevable don de Dieu ! Et à
présent, Seigneur,

Tu me dis que toutes choses
concourent à mon bien. Je

te remercie pour ce séjour douloureux
dans ce camp,

loin des miens. Cela concourt à mon
bien. Tu le dis, je

le crois avec la force de la foi que Tu
m'as donnée ce

jour d'avril 1923, jour béni de ma
nouvelle naissance.

Mon avenir? Il est assuré, car c'est
Toi qui me

conduis pas à pas. Dans la vie et dans
la mort, Tu

restes mon lot et mon partage à
toujours !

Je me demande bien souvent
comment mes cama

rades de Lager (*camp*) sont à même
de supporter leur

épreuve, mais je m'aperçois bientôt
qu'ils fléchissent,

car il leur manque le seul appui qui
résiste aux assauts
du découragement. Je m'aperçois
également combien
la religion est un édifice fragile. La
religion sans le
Christ vivant est morte. Si un homme n'a
pas réalisé la
nouvelle naissance, sa religion ne peut
l'aider en face
de si cruelles tribulations. C'est
l'expérience que je
fais parmi mes camarades du Lager,
catholiques et
protestants et en majorité athées.

Il y a parmi nous des hommes de
classes bien
diverses. On y rencontre de l'employé de
banque,
maniaque, vieux garçon, au souteneur et
redoutable
bandit des bas quartiers de Marseille. Je
les aime tous
parce qu'ils souffrent et surtout parce que
Christ est
mort pour eux à Golgotha. Jésus les a
aimés jusqu'à la
mort de la Croix. Je sens un besoin
pressant de prier
pour eux et de leur parler du Sauveur.
«Seigneur,
donne-moi la sagesse nécessaire !»

PRES DE CUXHAVEN

Mais un ordre est arrivé. Nous devons nous préparer à partir. On nous conduit en camion dans une autre région pour y effectuer un travail urgent.

Après l'appel, les camions filent à grande allure.

Je m'aperçois qu'après avoir suivi pendant un certain temps l'autoroute de Brême, nous virons au nord et suivons l'Elbe en direction de la mer du Nord.

J'ai été nommé responsable des ouvriers de ce convoi, en raison de mes connaissances de la langue allemande.

Arrivés près de Cuxhaven, les camions stoppent et l'on nous conduit près d'un grand bateau. A quelque distance de là, environ 300 mètres, se trouve un dépôt de briques.

Les Allemands m'expliquent : «Vous avez 8 jours pour charger 286'000 briques. Si le travail n'est pas terminé à cette date, vous serez punis. Vous resterez ici

sans contrôle, mais s'il arrive que l'un de vous se sauve, sa famille en France en subira les conséquences.»

Le ton n'admet ni réplique, ni commentaire.

Avant de nous quitter, on nous remet notre ravitaillement. Dès que nous nous trouvons seuls, nous nous mettons à contrôler les vivres qui nous sont attribués.

Cela paraît bien maigre : environ 30 kg de pommes de terre et 8 kg de pain. Nous sommes 26 hommes et nous devons nous arranger pour avoir à manger pendant 8 jours !

Mes camarades sont atterrés et leurs visages défaits reflètent leur déception et leur indignation. Plusieurs se mettent à jurer contre Dieu et il s'ensuit une vive discussion où dominent les voix de Marseille avec leur accent caractéristique.

Que faire ? Je les laisse à leur colère et, lorsqu'elle est un peu apaisée, je leur parle en essayant de toucher

leurs cœurs. Je sens ma faiblesse en face
de tant d'in
justice et de souffrance, aussi mon âme
s'adresse à
Dieu et implore Son aide et Sa
miséricorde en cette
circonstance.

- Mes amis, dis-je à mes camarades, je
me rends
compte du sérieux de notre situation.
Certes, elle n'est
pas agréable. Mais pourquoi jurer contre
Dieu ? Nous
allons prier Dieu. Lui seul peut nous
aider.

Personne ne sourit; au contraire, à ma
grande surpri
se, je remarque l'approbation de plusieurs
de mes ca
marades. J'adresse alors au Seigneur une
courte prière.

Comme il est bon de pouvoir
s'approcher du Créa
teur par la prière avec cet Esprit
d'adoption par lequel
nous crions : «Abba !» c'est-à-dire :
«Père !» et de
penser qu'à cet instant, le Créateur des
cieux et de la
terre condescend à entendre notre requête
et à l'exau
cer. Cela me paraît si précieux, si

merveilleux que mon
cœur est rempli de reconnaissance et
d'adoration
tandis que je prie.

Oui, Dieu va se manifester, Dieu
m'aidera certaine
ment !

Plusieurs de mes camarades sont gênés
par mon
attitude, je le vois, je le sens et si
quelques-uns, par
respect, ont bien voulu retirer leur béret,
d'autres plus
frondeurs n'ont pas daigné faire preuve
de tant de
faiblesse.

L'homme non régénéré par la grâce de
Dieu a honte
du témoignage et cela malgré toute sa
religiosité et ses
allures pieuses. N'en fut-il point ainsi de
moi, lorsque
je n'avais pas encore réalisé la nouvelle
naissance,
cette régénération divine dont la
chrétienté actuelle
veut ignorer la grande importance ?

J'exhorte donc mes camarades à se
mettre au travail
et leur explique mon intention de me
rendre au village
voisin pour y chercher du ravitaillement.

Nous mettons les wagonnets en mouvement. Je divise les hommes en établissant un va-et-vient ininterrompu du dépôt de briques au bateau par une double voie et des raccords munis d'aiguillages.

Ces pauvres gars sont torturés par la faim et je n'ose leur confier le ravitaillement : ils seraient capables de tout avaler dans la même journée, et nous devons tenir une bonne semaine. Je me rends compte que si les dispositions morales de notre équipe ne changent pas, il faut s'attendre à un retard considérable dans l'exécution de notre travail, ce qui peut avoir pour nous des conséquences déplorables.

Je me dirige vers le village voisin en demandant à Dieu de me guider dans cette entreprise difficile.

Chemin faisant, je pense à cette merveilleuse parole du Psaume 23: «L'Etemel est mon Berger» et à cette autre perle du Psaume 34: «Quand on tourne vers Lui les regards, on est rayonnant de joie.»

Ces promesses
me donnent du courage et me rassurent,
sans toutefois
me faire entrevoir de quelle manière Dieu
m'aidera à
trouver de la nourriture pour mes
camarades. L'ennemi
de nos âmes me montre toutes les
difficultés d'une
telle entreprise. Je sais en effet qu'il est
interdit aux su
jets allemands de nous vendre des
denrées alimentaires
et d'ailleurs je ne possède aucun ticket
d'alimentation.
Je me souviens de Saarbrücken où parfois
les civils
allemands, émus de notre détresse, nous
lançaient en
cachette un morceau de pain. On a tort de
se repré
senter le peuple allemand comme une
population de
gens sans cœur. Il faut faire une
distinction entre les
individus et surtout tenir compte du grand
nombre
d'enfants de Dieu qui se trouvent dans ce
pays.

La route nationale me conduit jusqu'au
village dont
les habitations très propres s'échelonnent

des deux
côtés. Je m'informe de la Mairie de
l'endroit et le cœur
battant, après avoir regardé par le trou de
la serrure, je
frappe et j'entre. Je demande à parler à
M. le Maire, un
grand homme qui est en train de
consulter un livre de
caisse. Il s'est certainement déjà rendu
compte, à mon
aspect et à mes vêtements, que je suis
étranger. Il ne
m'adresse qu'une seule parole, un petit
mot : «Und ?»

(Alors ?) me dit-il en ajustant ses
lunettes. Il n'a pas l'air très aimable.
J'expose à M. le Maire l'objet de ma
visite en termes brefs et lui parle de mes
camarades, de
notre manque de nourriture etc. Il
réfléchit un instant et
regarde son adjoint de biais, puis, un peu
moins sévère :

- De quelle nationalité êtes-vous ?

- Je suis italien d'origine, mais ne suis
pas né en
Italie. C'est la France qui m'a adopté et
j'habite Paris.

En entendant cela il s'esclaffe et me
pose une autre
question.

- A quel corps d'armée appartenez-vous? me dit-il d'un ton moqueur.

Je comprends très bien son allusion. Il trouve certainement drôle qu'un homme de mon âge ne soit pas volontaire français à la solde du Reich. Je lui réponds :

- J'appartiens à l'armée de la Paix, et j'ajoute : Jésus-Christ est mon Führer.

- Vous avez du courage de parler ainsi ! dit-il après quelques secondes. Venez avec moi, ajoute-t-il doucement.

Il me conduit dans une cour de ferme et appelle un domestique. Tous deux poussent une sorte de charrette et y attellent un cheval, puis se mettent en devoir de charger quatre sacs de pommes de terre.

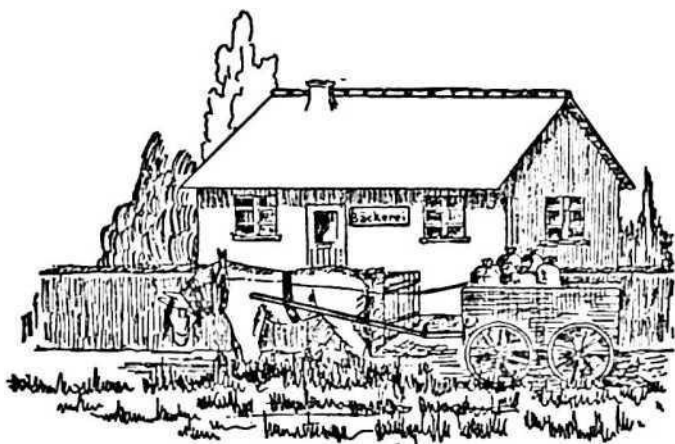
- En route ! s'écrie-t-il, et ramenez-moi la voiture.

Je n'en crois pas mes yeux. Il y a là 200 kg de pommes de terre ! Je pense en ce moment combien souvent, mes camarades et moi, avons fait l'inventaire

des poubelles que les ménagères
plaçaient au bord des
trottoirs et avec quel soin nous en
retirions des détritux
que nous avalions en nous cachant.

200 kg de pommes de terre et en cette
saison où elles
se font rares dans les villes d'Allemagne.
Quelle grâce
de Dieu ! Mon cœur est plein de
reconnaissance !

J'avance en direction de notre bateau.
En traversant
le village, mon attention est attirée par
une inscription
en gros caractères : Backerei
(*boulangerie*). Ce simple
mot nous a déjà bien souvent laissés
pensifs. Boulan
gerie ! Il faut avoir mis en pratique le
proverbe «Qui dort
dîne» pour se rendre compte de toute la
mystique que
peuvent contenir ces huit lettres !



Je m'avance vers la porte, une petite porte vitrée.

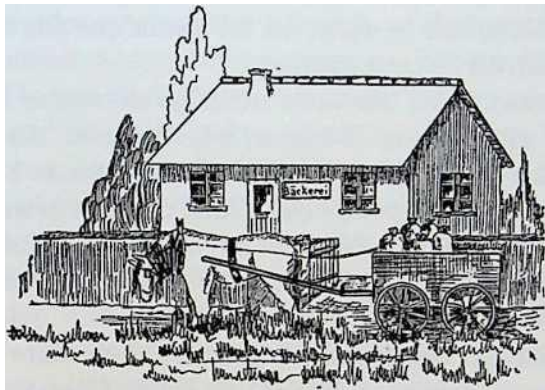
Mon expérience précédente chez M. le Maire m'a donné du courage. Néanmoins, à ce moment même, une inscription sur fond émaillé me cloue sur place. Je lis :

- Der deutsche Gruss ist : Heil Hitler
(la salutation allemande est : Vive Hitler).

Allons donc, c'est le comble maintenant ! J'ai l'idée soudaine de revenir sur mes pas, mais j'aperçois quelques personnes qui me regardent de l'intérieur.

Poussant la porte, je descends les quelques marches qui conduisent au magasin. Une bonne

odeur de pain
vient me rappeler les temps passés.
J'entre dans la
pièce mal éclairée et salue par un «Guten
Tag !» assez
décidé.



Le maître boulanger qui sert quelques clients me dévisage et me répond :

- Ne savez-vous pas lire ? C'est inscrit sur la porte.

— Je ne puis saluer ainsi, lui dis-je après réflexion. Je dis : Heil Jésus !

Il paraît très surpris.

- Que voulez-vous dire ? me dit-il en me tendant un cigare, croyant sans doute me faire parler de cette façon. Je refuse le cigare en lui disant que Christ m'a aussi délivré de cette passion.

Je trouve ainsi une belle occasion de rendre témoignage au Seigneur. Il écoute, très intéressé, ainsi que les autres personnes présentes. Dieu me pousse à dire à ces gens simplement ce que Christ a fait pour moi. En terminant je dis combien Il a changé mon cœur, de telle façon que, par Sa grâce, je peux aimer tous les hommes.

- Vous ne voulez tout de même pas me faire croire que vous pouvez m'aimer, moi un

Allemand, me
réplique le boulanger.

- Il en est pourtant ainsi, lui dis-je. Je
vous aime
parce que Christ est mort pour vous
personnellement et
vous a aimé jusqu'à la mort de la Croix.

L'homme est très saisi, je le remarque.
Il réfléchit et
après quelques secondes :

- A propos, que désirez-vous ? me
dit-il.

Je lui explique brièvement la situation
de mes camarades
à bord du bateau.

- Venez, dit-il simplement.

Il m'entraîne dans l'arrière-boutique.
Il prend un sac
vide, m'ordonne de le tenir et lestement
les pains s'em-
pilent, non du pain noir, mais du pain
blanc. Je sens
mon cœur battre fortement et je compte
les miches qui tombent dans le sac.
Quand va-t-il s'arrêter ? Mais il
continue et le sac se trouve bientôt
rempli.

— C'est pour vous, dit-il avec un
sourire et en même
temps il empoigne le sac
vigoureusement et le porte
dehors, devant la maison. Il refuse

catégoriquement

l'argent que je veux lui donner.

— Venez me voir un jour si vous avez l'occasion, dit-

il en me serrant la main, nous parlerons de ces choses.

Mon cœur est dans une telle joie qu'il me semble ne

pas pouvoir contenir tout ce bonheur. Et cette joie déjà

indicible sera plus grande encore car un peu plus loin,

après une scène du même genre, le laitier du village

me donne 26 litres de lait et me déclare que je puis

parfaitement venir chaque matin en chercher autant.

Il faut avoir vécu ces moments de détresse, où la

faim devient une habitude, pour pouvoir estimer toute

l'étendue d'un tel secours dans de pareilles circons

tances. Ne sommes-nous pas déportés et ne nous

trouvons-nous pas en Allemagne ?

Je ne veux pas détailler ici mon arrivée au bateau

avec la voiture, mes camarades accourant à ma ren

contre, leurs cris de joie, leur bonheur !

Je laisse le
lecteur se représenter la scène !

- Tu n'as pas le même Dieu que nous,
disent les uns.

- Non, je n'ai pas le même Dieu que
vous, je n'ai
pas un Dieu catholique ou protestant,
j'ai un Dieu
vivant qui exauce et délivre !

Et là naît à mon égard un sentiment de
confiance
dans le cœur de mes camarades. Le
travail est exécuté
en un temps record et avec bonne
humeur, de sorte que
nous nous épargnons les sanctions qui
nous auraient
inévitavelmente frappés s'il n'avait pas
été achevé dans
le délai fixé.



©H

Nous rentrons à Hambourg où nos autres camarades nous attendent impatiemment. La souffrance rapproche les cœurs et la peur bien davantage encore. Lorsque la mort rôde à chaque instant autour de lui, l'individu qui ne connaît pas Dieu recherche dans son prochain une aide morale, un secours qui ne peut jamais entièrement le soulager, mais qui parfois atténue quelque peu cet ennui si démoralisant pour l'homme.



A cette époque, Hambourg subit à nouveau une série de bombardements. Lors du premier, de si triste mé

moire, la ville a été presque entièrement
anéantie et, de
cette belle cité, une faible partie
seulement est restée
intacte. On est atterré lorsqu'on se
trouve devant cette
immensité de ruines. L'impression est
désolante.

Un peu partout, disséminés au milieu
de décombres,
on voit des couronnes mortuaires, de
petites croix ou
simplement des bouquets de fleurs. Le
cœur se serre,
car de tels signes rappellent que des
êtres chers sont
restés ensevelis sous ces vestiges, depuis
la date fatale
où pendant des heures les bombardiers
déversèrent
leurs charges d'explosifs incendiaires.
Hambourg me fait l'effet d'un grand
cimetière et la désolation semble
avoir plongé ses habitants dans une sorte
de fatalisme
de la souffrance.

La crainte le cède à la frayeur lorsque,
à l'entrée des
abris, la multitude attend en tremblant de
pouvoir y
pénétrer. L'imagination est incapable de
se représenter

les scènes de désolation qui se produisent à ces moments-là. Les yeux pleins d'épouvante, des femmes, des hommes, des vieillards cherchent à atteindre cette porte étroite par n'importe quel moyen, par la force et même la brutalité. Et lorsque les portes sont refermées avec un bruit sourd, on se sent comme prisonnier. La lumière s'éteint, les bombes ayant atteint les conduites à haute tension. Depuis que les bombardements sont intensifiés, nous autres déportés n'avons plus droit à ces Bunkers (*abris*) réservés à la population allemande. Souvent la police fait des rondes et nous oblige brutalement à sortir; alors nous nous trouvons dehors sous les bombes et nous nous cachons dans les ruines qui ne peuvent nous protéger.

Combien, à travers tant de bombardements et de dangers, la bonté de Dieu se manifeste à mon égard et combien souvent je peux réaliser ce beau

verset du
Psaume 91 qui revient sans cesse à ma
mémoire :

*Celui qui habite dans la retraite du
Très-Haut
Repose à l "ombre du Tout-Puissant.
Je dis à T Eternel : Tu es mon refuge et
ma
forteresse.
Mon Dieu en qui je mets ma confiance.*

Et plus loin :
*Car Il ordonnera à Ses anges de te
protéger dans
toutes tes voies.*

Le 18 Juin 1944 est une date qui
restera gravée dans
ma mémoire. Ce jour-là, les bombardiers
arrivent vers
10 heures du matin. Je suis occupé avec
mes camara
des aux travaux de terrassements de la
Jahn-Halle.
Etant donné la rapidité de l'alarme, nous
nous sauvons
de droite et de gauche, de toute la force
de nos jambes,
et soudain je me trouve seul devant un
abri, près de la
gare principale. Cet abri en forme de
tour a été cons
truit en 1939 au début de la guerre.

Lorsque je peux y
pénétrer, je le trouve tellement bondé
que c'est à peine
si je peux me faufiler jusqu'au haut, à la
dernière
place, la moins avantageuse au point de
vue risques.

L'attaque débute par des bombes de
fort calibre qui
tombent à environ 400 mètres de notre
emplacement.

Mais l'effet est tel que la tour où nous
nous trouvons
est complètement ébranlée et nous
sommes plongés
dans la nuit la plus noire. Les chutes de
bombes se
multiplient autour de nous et leur bruit
infernale s'ajou
tant à celui de la D.C.A., c'est à peine si
nous pouvons
nous comprendre. Une femme âgée, à
côté de moi, me
dit :

- N'avez-vous pas peur, jeune homme
?

- C'est bien pénible, en effet, lui
dis-je, mais j'ai
confiance en Dieu qui est le
Tout-Puissant et qui peut
me garder et me protéger.

- Avez-vous prié ? me dit-elle alors.

Comme je lui réponds par l'affirmative, elle insiste :

- Priez encore ! dit-elle les larmes aux yeux, je vous en supplie !

Ma prière est à peine terminée qu'une bombe de 250 kg tombe juste au pied de notre abri et éclate avec un bruit fantastique. Notre tour est près de s'effondrer et nous sommes projetés les uns sur les autres. J'ai le sentiment qu'il n'y a plus d'espoir pour nous, partout autour de moi ce ne sont que cris de terreur et d'épouvante. A tout instant la tour paraît s'écrouler pour nous ensevelir tous. Je pense à ma chère femme, à mes chers enfants et je dis à mi-voix :

— Tu sais, Seigneur, combien j'aurais aimé les revoir. Et Toi qui es le Bon Berger, il T'est possible de me protéger aujourd'hui encore. Tu es le Dieu des miracles, le même hier, aujourd'hui et éternellement.

Soudain le cantique de R. Saillens appris sur les bancs de l'école du dimanche de Moutier, me revient à la

mémoire. Les paroles de cet hymne
pénètrent mon âme
et je répète encore une fois :

*Comme un phare sur la plage,
Perçant l'ombre de la nuit,
L'amour de Dieu, dans Dorage,
Cherche l'homme et le conduit.*

*O Sauveur, que Ta lumière
Resplendisse sur les flots,
Et, vers le ciel, qu'elle éclaire
Et sauve les matelots !*

Jamais ce cantique ne m'a apporté une
telle bénédiction. La tranquillité revient dans mon
âme et j'essaie
de consoler quelques personnes autour
de moi. Le bombardement dure encore deux heures et
plusieurs fois
encore notre abri est ébranlé. Il n'y a
plus d'air pour
ainsi dire et nous respirons avec peine.

Les portes s'ouvrent enfin. Autour de
nous tout est en
flammes et le clocher de l'église, haut de
52 mètres,
s'effondre devant moi.

Je vais à la recherche de mes
camarades qui s'en sont
tirés cette fois encore, mais l'un d'eux a
perdu la raison.

LA BIBLE UKRAINIENNE

Lors de mon deuxième départ pour l'Allemagne, j'ai pu emporter avec moi une belle et grande Bible ukrainienne et divers Nouveaux Testaments en différentes langues, qui ont échappé au contrôle de la frontière.

Pendant un certain temps j'ai tenu le tout caché parmi mes effets, au camp, attendant une occasion pour les remettre à des déportés russes ou autres.

A cette époque un bombardement nous surprend un matin en plein travail et nous nous réfugions dans un abri de la Grosse Allee, mais, à cause du manque de place, la police ordonne que tous les étrangers sortent. Inutile de dire avec quelle rapidité nous nous exécutons, car les policiers sont surexcités. Ne sachant où trouver un refuge, nous prenons parti de nous abriter dans les sous-sols de la Jahn-Halle. Techniquement

parlant, nous ne sommes pas protégés,
car nous
n'avons au-dessus de nos têtes qu'un
plafond en hour-
dis épais de 25 centimètres, et de plus
les caves sont
inondées.

Deux heures durant, nous devons
attendre là, en
proie aux plus tristes appréhensions,
mais grâce à
Dieu, c'est du côté du port que les
bombes tombent. Ici
se sont réfugiées aussi quelques jeunes
filles déportées
d'Ukraine. L'une d'elles me fait
vraiment pitié tant elle
a l'air malheureux. Par signes et à l'aide
de quelques
mots d'allemand, je parviens à lui
demander son âge.

- Douze ans.

Elle est bien fluette et à peine
couverte, en outre elle
va pieds nus. Je m'informe où se trouve
leur camp.

- Attendez-moi ce soir, lui dis-je, ainsi
qu'à ses com-
pagnes. J'apporterai quelque chose pour
la petite.

Ce même soir, je me glisse hors du
Lager, ayant pris

dans mon espèce d'armoire une paire de
chaussures
que j'ai pu emporter de France, une
paire de
chaussettes de laine et je cache sous ma
veste la belle
Bible en langue ukrainienne. En arrivant
à l'endroit
indiqué, je m'aperçois que ces Russes
dorment dans la
rue. Je n'ai pas de peine à retrouver celle
que je
cherche et je peux lui remettre les
affaires. Un
attroupement s'étant aussitôt fait autour
de nous, je
sors la belle Bible et la leur remets.

Je n'oublierai jamais la surprise de ces
pauvres gens.

De tous côtés on accourt et l'on crie à
haute voix :

«Biblia ! Biblia !»

Un jeune homme, qui s'est précipité
lui aussi, me
déclare les yeux pleins de larmes :

- Voilà des années que nous attendons
la Bible et
que nous avons prié pour cela, et
aujourd'hui voici la
Bible !

L'ayant ouverte avec respect et en
tremblant, tant il

est ému, il monte sur un amas de décombres et se met à lire à haute voix. Chacun écoute religieusement et les têtes se découvrent. Oui, pour la première fois depuis si longtemps, ils écoutent une lecture qui est pour eux comme la rosée du ciel.

Je les quitte avec émotion. Je ne les reverrai jamais.

Un peu plus loin, dans les ruines, je me mets à genoux et remercie le Seigneur pour cette nouvelle porte ouverte à Sa Parole.

- Oui, Seigneur, je Te remercie pour Ton amour en vers moi. Tu as des pensées de paix et Tu sais ce dont j'ai besoin. Je Te remercie pour ces souffrances loin des miens. Ouvre, Seigneur, un chemin à cette Bible et révèle-Toi à ces cœurs.

ESPOIRS...

Peu après, je reçois des nouvelles de Suisse de ma femme qui, grâce à Dieu, a réussi à quitter Paris et se trouve à Belp. Combien ma joie est

grande à la lecture
de cette bonne nouvelle !

La Suisse!... Je pense que dans chaque
camp on
prononce ce nom avec respect et désir, le
désir d'y aller
et de s'y réfugier. Plusieurs de mes
camarades ont tenté
de s'y rendre en s'évadant. Nous
n'avons jamais plus eu
de nouvelles de la plupart d'entre eux.
Certains, arrêtés
en cours de route, sont renvoyés à notre
Lager quelque
temps plus tard dans des conditions
déplorables : les
cheveux coupés ras, les vêtements en
loques et surtout
dans un état de déficience physique qui
fait peine à
voir. La pâleur de leur visage ajoute
encore à la
détresse de leur regard. Ils sont
méconnaissables.
Arrêtés au moment de leur évasion, ils
ont été traités
de la façon brutale dont les Nazis
agissent envers cette
catégorie de prisonniers, ensuite ils ont
dû faire des
travaux forcés.

La Suisse ! C'est un sujet de

conversation dans les
camps pendant les nuits sans sommeil;
une véritable
obsession. Quand on prononce ce nom,
on le fait avec
gravité, comme lorsqu'on parle d'une
enclave de vie et
de liberté.

Dans l'obscurité du dortoir, l'un de
mes camarades
imagine parfois un repas en territoire
helvétique et en
détaille le menu avec un grand talent
oratoire et un
accent marseillais très marqué. Tout y
passe, depuis la
mayonnaise bien assaisonnée jusqu'au
café, sans
oublier le jambon. Les auditeurs,
étendus sur un peu de
paille, se laissent prendre à cette rêverie.

— Et savez-vous, explique l'orateur
improvisé pour
conclure avec éclat son compte-rendu,
savez-vous que
ce repas se termine à Genève par un
beau et long
cigare ?

A ce mot, ce ne sont que des
exclamations mêlées de
surprise et de désir. Le cigare a trouvé
plus d'échos

chez ces malheureux que la mayonnaise,
et pour
cause ! Cette terrible passion rend les
hommes malheu
reux. Il faut fumer, oui, il le faut et l'on
ne s'en aper
çoit pas. On ne s'en aperçoit pas aussi
longtemps que
la difficulté pour se procurer du tabac ne
consiste qu'à
faire cinquante pas de plus pour aller
chez le
marchand. Mais lorsque le tabac fait
défaut, comme
c'est le cas ici, alors on a recours aux
expédients. On
ramasse le long des rues les mégots de
cigarettes, qui
sont d'ailleurs très courts, car les
Allemands aussi ont
des restrictions sur le tabac. Avec cette
saleté, prise sur
le pavé ou dans le caniveau, on refait
une cigarette que
huit ou dix esclaves de la fumée se
passent de bouche
en bouche après en avoir tiré une ou
deux bouffées.
Chacun de ceux qui ont bénéficié de
cette faveur doit
ensuite verser à l'empoisonneur
improvisé une certaine

somme variant de 50 pfennigs à un mark.

Et quand c'est fini, ils sont rongés, ils sont tourmentés par la passion. D'autres échangent leur peu de nourriture pour 2 grammes de tabac ramassé sur le trottoir.

Un jour, un camarade de Marseille, tourmenté par le désir de fumer, me crie :

- Oui, Dapozzo, tu as raison, fumer est une passion, fumer est aussi un péché. Que je suis malheureux, que je suis malheureux ! dit-il en se prenant la tête dans les mains.

Ce n'est pas un chrétien qui me dit cela, c'est un bandit des bas-quartiers de Marseille.

- Comme il est précieux de posséder un Sauveur qui est venu sur cette terre pour briser les liens et pour délivrer de la passion du tabac, lui dis-je.

- Oh ! que je voudrais croire comme toi ! me répond-il. Toi, au moins tu es parfaitement libéré... Et moi qui me croyais fort, qui suis un homme

redouté dans le
milieu ! Je suis l'esclave d'une pincée de
tabac. Il ne se
doute pas de notre misère le curé de chez
nous, en train
de fumer sa grosse pipe avec le tabac
qu'il achète au
marché noir à Marseille. Et c'est cet
esclave-là qui
veut prétendre nous montrer le chemin
du ciel ! Ah !...
dit-il en tendant le poing.

Le ravitaillement devient de plus en
plus restreint.

Evidemment ici, à Hambourg, nous
sommes mieux
traités que dans la Sarre lors de mon
premier séjour.

Néanmoins, nous sommes tous
sous-alimentés et les
forces nous manquent pour assurer la
production que
les dirigeants allemands attendent de
nous. C'est

pourquoi, à plusieurs reprises, je suis
convoqué à la

Police où l'on me fait des menaces. Mais
je suis

habitué à ce vocabulaire autoritaire où
les mots :

Gestapo, Polizei, Kontrolle, Produktion,
Leistung

(rendement), Verhaftung
(emprisonnement) sont les
expressions courantes.

La plupart de ceux qui ont été déportés
du Sud de la
France sont démunis de tout et plusieurs
d'entre eux
sont de vraies loques humaines.

La vie devient intenable à cause de la
faim qui nous
tenaille et des bombardements
incessants. Nous avons
les yeux fixés sur tout ce qui pourrait
calmer notre
estomac affamé. Les poubelles sont
fouillées, les caniveaux explorés. De
temps en temps nous nous
nourrissons de feuilles de chou crues que
nous dégu-
tons à la façon des lapins.

Mais la nouvelle du débarquement de
Normandie et
des succès alliés nous font prévoir le
terme prochain de
nos souffrances. Espoir ! Espoir ! La
nouvelle est col-
portée de camp en camp. Ce sont des
civils allemands
qui nous renseignent sur la marche des
événements,
toujours en cachette. Un résistant
allemand me tient au

courant de tout ce qui se passe. Il écoute
la radio
anglaise.

«RIEN»

Toutefois il s'écoulera près d'un an
depuis le
débarquement jusqu'à l'occupation de
Hambourg par
les Alliés et pendant cette période nous
serons séparés
du reste du monde, sans nouvelle de la
France.

A certains moments, nous devons
travailler dans le
port de la ville. Cet objectif militaire et
la base de
construction sous-marine voisine
constituent pour nous
un danger permanent, et chaque fois que
nous devons
travailler sur ces lieux, nous y allons à
regret et avec
de sombres appréhensions. Mais il faut
obéir.

Vu les événements, la police a l'œil
sur nous et des
ordres très sévères ont été donnés à notre
égard.

Un matin nous nous trouvons, mes camarades et moi, sur un grand bateau. Notre travail consiste à débarquer des marchandises.

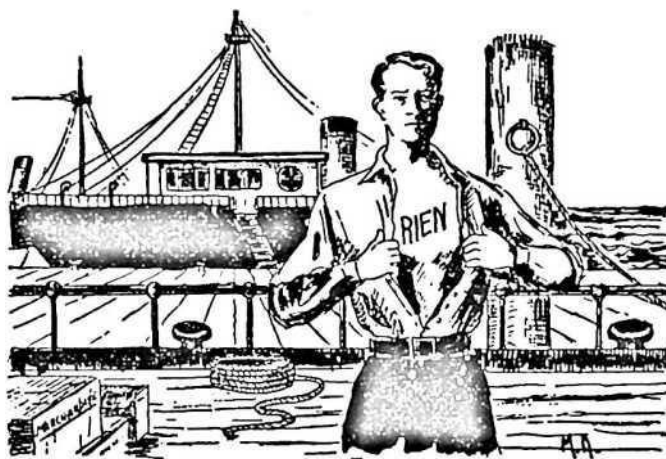
Avant de commencer, je dis à mes compagnons :

- Camarades, nous allons demander à Dieu de nous

garder. Nous sommes ici en grand danger. Nous allons demander à Dieu de nous accorder la grâce de nous préserver d'un bombardement, car si cela se produit ici, nous n'avons pas même la possibilité de nous mettre à l'abri et nous devons périr sous les bombes.

Un jeune homme s'approche de moi avec un mauvais sourire :

- Qui parle de Dieu ? dit-il. Il n'y a pas de Dieu !



Et ouvrant largement sa chemise :
- Regardez ici, s'écrie-t-il en me

montrant un mot,
un seul mot tatoué sur son cœur.

Je lis : «RIEN».

Je reste quelque peu surpris, mais
Dieu me donne la
sagesse nécessaire pour lui répondre
car par moi-même
je m'en sens impuissant.

- Tu mens, lui dis-je en le fixant.
Dans ce cœur que
tu me montres et où tu crois affirmer
qu'il n'y a rien, il
s'y trouve premièrement l'amour de ta
mère, deuxième-
mement la crainte de la mort,
troisièmement la connaissance du bien
et du mal. Ces trois choses sont
dans ton cœur, que tu le veuilles ou
non.

— Ce n'est pas vrai, me dit-il, je ne
crains ni Dieu ni
la mort.

- Tu es arrivé depuis peu ici, à
Hambourg. Nous
aurons bientôt l'occasion de nous
rendre compte de
quelle façon tu ne crains pas la mort !

Ce jour-là, nous n'avons aucun
bombardement. Le
lendemain, nous continuons notre
travail. A peine
avons-nous commencé la manœuvre
que notre ami

«Rien» tombe à l'eau. Je le vois d'en haut se débattre en criant. Il ne sait pas nager. Je plonge et après bien des efforts, je réussis enfin à le ramener sur le rivage. En se débattant, il m'a griffé la figure qui saigne, mais, Dieu soit loué, il est en vie à côté de moi.

- N'est-ce pas que tu as peur de la mort ? lui dis-je.

- Oui, affirme-t-il rageur. Mais vous, continue-t-il, qu'avez-vous dans votre cœur ?

- Jésus-Christ !

- Qu'est-ce que cela ? demande-t-il encore.

- Viens me voir au camp. Là j'ai de petites réunions où je lis la Bible.

Il vient un soir et se convertit à Dieu. C'est ainsi qu'un jeune homme doit aller dans un Lager pour se mettre en face de sa conscience et y rencontrer son Dieu. Je comprends encore mieux à partir de ce moment pourquoi j'ai dû aller en Allemagne. Dans ces camps là-bas, des hommes se tournent

vers leur Créa
teur, Lui apportant leur souffrance et
leurs péchés.

Toi qui as échappé à ces souffrances,
qui as vécu
dans un pays que la guerre épargna,
as-tu remercié

Dieu pour cette grâce, pour cette
protection divine ?

T'es-tu tourné vers la Croix, humilié et
repentant ?

Sinon, pense que ceux qui, tourmentés
par la souffrance,

se sont tournés vers Dieu dans
les Lager et se

sont convertis, se lèveront un jour en
accusateurs avec

la reine de Saba et, ce jour-là, ta
religiosité et ta fausse

piété ne pourront plus rien pour toi !

*«Ne reconnais-tu pas que la bonté de
Dieu te convie*

à la repentance ?» Romains 2:4

ATTENTE

Et c'est l'attente, l'attente pendant le
jour, l'attente
pendant la nuit, l'attente de chaque
instant. Comment

tout va-t-il se terminer pour nous ? Les Allemands, dans une défense désespérée, ne nous enverront-ils pas creuser des tranchées sur le front ? Tout le fait prévoir. Déjà des prisonniers de guerre français ont été envoyés du côté de Cologne dans ce but.

Un jour, notre soupe quotidienne nous étant présentée sous forme d'eau bouillie, la plupart de mes camarades refusent de la manger et refusent également de continuer le travail, ce qui porte une très grave atteinte à la garantie de la production. La police se trouve presque aussitôt sur place. On nous rassemble tous et nous nous attendons au pire, car ces "Messieurs" de l'Arbeitsfront se présentent à nous dans leur tenue militaire avec des visages enflammés par la colère. Devant le chantier, je remarque des voitures de l'armée dont les occupants, munis de mitraillettes, attendent l'ordre de nous emmener. Où

? Vers l'in
connu... Toutefois, grâce à une
personnalité très
influente de Hambourg, M.
Bartholomay, qui prend notre défense
avec beaucoup de diplomatie, nous sor
tons encore une fois d'une bien
fâcheuse position.

En outre, cet homme, qui par la suite
nous viendra en
aide en plusieurs circonstances, s'offre
à prendre la res
ponsabilité de la production et celle,
bien plus délicate,
de la direction du Lager.

Toute la ville est en effervescence.
On construit des
barricades, en prévision d'une attaque
de la ville par
l'est ou par l'ouest. Nous autres devons
établir des
tranchées antichars. Nous travaillons
dans des condi
tions déplorables... et pourtant elles
sont encore plus à
plaindre que nous ces femmes et ces
jeunes filles
russes occupées à ces mêmes travaux !
Toute la jour
née et par n'importe quel temps, elles
doivent manier

le pic et la pelle. Je remarque que
beaucoup d'entre
elles ont entouré leurs jambes de vieux
journaux en
guise de bas et maintenu le tout à l'aide
de fils de fer.

UNE REVELATION, UNE ASSURANCE !

Le désir de revoir les miens se fait de plus en plus fort et pressant. L'ennui des êtres chers devient une obsession. Parfois un camarade s'écrie :
- Ah ! revoir les miens, les revoir même pendant une minute seulement et même de loin !

Un autre écrit chaque soir à sa femme une lettre pleine de tendresse, donne des conseils pour les enfants. Lorsqu'il a fini et signé, il me regarde les larmes aux yeux, déchire sa lettre en me disant :
- Ah ! que je souffre, je ne peux rien faire parvenir à ma famille !

Et soir après soir, il recommence sa lettre. Cet homme a cinquante ans. Il me dit parfois :

- Vois-tu, mon cher Dapozzo, j'aime ma femme comme au premier jour de notre amour !

J'éprouve un profond respect pour ce bon camarade, ne serait-ce que pour tant d'amour pour

les siens.

Quand je pense à la mésestente qui règne dans certains ménages, je me dis que bien des chrétiens pourraient prendre exemple sur lui.

Je ne cesse d'exposer mes besoins à Dieu, selon qu'il est écrit :

*«Déchargez-vous sur Lui de tous vos soucis,
car Lui-même prend soin de vous.»*

Une nuit d'insomnie, après avoir prié Dieu Lui de mandant qu'il m'aide à retrouver les miens, je réalise soudain dans mon cœur une impression de repos et de foi. Ce sentiment est si profond que je peux affirmer avec assurance : Oui, je les reverrai, oui j'irai en Suisse, Dieu voulant, bientôt.

Et c'est ainsi que j'en arrive au but réel de la présente brochure, au *témoignage de l'aide et de la fidélité de Dieu* à mon égard qui vont se manifester d'une façon merveilleuse.

Le matin, fortifié par cette assurance,

j'informe mes
camarades de mon intention d'établir
une demande de
visa pour la Suisse. La plupart ne
prennent pas la chose
au sérieux et se moquent de moi. Alors
je prends un
crayon et écris sur l'armoire ces paroles
:

*«Tout ce que vous demanderez en
mon nom,
cela vous sera accordé.»* Jésus

- Crois-tu cela ? s'écrient-ils avec
ironie.

- Certainement ! Dieu me donnera et
me procurera le
moyen de quitter ce pays et de rejoindre
les miens.

Certes, les autorités d'ici sont
puissantes et me tiennent
dans leurs chaînes, mais Dieu le
Tout-Puissant brise
les chaînes et rien ne résiste à Sa
volonté et à Ses
desseins.

Ce même jour je rédige une demande
d'autorisation
pour me présenter aux services
compétents en vue de
l'obtention d'un visa. Lorsque j'arrive

au bureau, les
employés me reconnaissent et après
m'avoir fait signe
d'approcher, ils me demandent ce que je
désire. Je

réponds simplement :

- Je désire faire une demande de visa
pour visiter ma
famille en Suisse.

L'effet produit n'est pas celui que je
m'étais imaginé.

Les employés se regardent en éclatant
de rire bruyam
ment. L'un d'eux dit alors :

- Avez-vous perdu la raison ? Est-ce
peut-être votre
Dieu qui vous donnera le visa allemand
?

- Jawohl ! dis-je avec assurance.

Ils se mettent alors à parler entre eux,
mais je ne
peux les comprendre. Je me tiens
encore là derrière le
guichet, me demande si je dois sortir ou
s'ils vont
m'insulter. Finalement l'un d'eux
semble me remar
quer.

— Que faisons-nous de celui-là ?
demande-t-il.

- Il n'a qu'à remplir les formulaires,
lui répond-on.

Mais tout cela ne donnera rien. C'est ridicule.

- Disons inutile, fait remarquer un autre employé.

D'ailleurs chacun de nous désire aller en Suisse, mais chacun sait bien que seuls les services du Reichsführer

SS sont autorisés à signer des visas pour un pays

neutre et il est certain que, à cause de l'espionnage,

personne ne se rendra en Suisse s'il n'y est autorisé par

le Reichsführer SS, Himmler lui-même.

Nous sommes

en guerre, Messieurs, et plus que jamais nous devons

nous tenir sur nos gardes.

Au nom de Himmler, toute mon assurance

m'abandonne. L'employé me tend les formulaires que

je remplis en cinq exemplaires et je les rapporte au

principal. Celui-ci hoche la tête et, après en avoir pris

connaissance, il me dit :

- Nous allons faire suivre cela aux services compé-

tents à Berlin et nous allons voir à présent si Dieu est

vivant ou s'il est mort. Nous vous
avisons.

En descendant l'escalier, un nom me
poursuit :

Himmler ! La tentation vient saper ma
confiance : Ces
employés n'enverront pas mon dossier à
Berlin, il
finira dans la corbeille à papier !

J'avise un marchand de journaux et
qu'aperçois-je ?

Oui, c'est bien lui, le Reichsführer
Himmler, avec sa
face antipathique. Il est photographié là
à l'occasion d'une prestation de serment
de jeunes SS. C'est donc
de cet homme que mon destin dépend ?
Il est en tenue

militaire avec le fameux képi des
officiers allemands
que je ne connais que trop bien. J'essaie
de me le

représenter, assis derrière son bureau,
mes formulaires
à la main. Va-t-il signer ?

Heureusement, ce verset de la Bible
me vient à
l'esprit :

«Rien n "est impossible à Dieu !»

Que cette promesse est grande et
combien d'horizons

vastes et beaux elle nous ouvre !

«Le nom de l'Eternel est une haute tour,

Le juste s'y réfugie et s'y met à l'abri. » Prov. 18:10

Non, mon destin ne dépend pas de
Himmler, mais de
Dieu Lui-même !

*

Le soir, je retrouve mes compagnons
au camp.

Chacun d'eux est intéressé par mes
démarches.

- As-tu ton visa ? me demandent les
uns.

- C'est parti pour Berlin, leur dis-je.

- En es-tu sûr ? me répondent-ils.

- Tout ce que je puis dire c'est que le
Seigneur s'en
occupe.

Et, tout en parlant, je trace un trait au
crayon sur
l'armoire.

- Et tu penses faire ce trait tous les
jours ? me
demandent-ils en souriant.

Sur ma réponse affirmative, ils

secouent la tête en
signe de doute.

- Pourvu que la paroi soit assez grande
! commente
l'un.

- Tu devrais faire des traits plus petits,
tu aurais plus
de place, dit un autre.

L'alarme vient mettre un terme à ces
moqueries et
nous nous sauvons vers l'abri le plus
proche. En
entrant dans ce Bunker je fais des
calculs. Il faut bien
compter un mois pour avoir une
réponse de Berlin, me
dis-je. Ce ne sera pas trop long.

La vie du camp continue. Les mesures
prises à notre
égard par le Département de Police
révèlent la
nervosité des milieux intéressés, car les
événements se
précipitent à l'est et à l'ouest. Nous
sommes requis
pour enterrer les morts, victimes des
bombardements
aériens. On procède par fosses
communes à Ohlsdorf,
le cimetière de Hambourg. C'est une
opération bien
désagréable. Comme on est loin des

décentes mises en
bière, convois, fleurs, couronnes,
paroles de consolation,
prières, chants ou musique
religieuse !

Ici la besogne est rapidement
exécutée. Les corps
déchiquetés et les membres tronqués
sont alignés dans
une fosse et l'on recouvre le tout de
terre. D'ailleurs où
se procurerait-on le bois pour faire des
cercueils ?

Hambourg est tellement démunie que,
de toute évidence, la ville ne tiendrait pas
longtemps en cas
d'attaque.

On nous annonce bientôt que les
samedis après-midi
et dimanches nous sommes consignés
au camp; nous
ne sommes plus astreints au travail en
ces jours-là.

Evidemment on ne nous en donne pas la
raison, mais

nous devinons que les réserves en
matières premières
s'épuisent. D'autre part, les voies de
communication
sont bombardées et mitraillées en plein
jour, les
transports sont paralysés de ce fait.

Un mois s'est écoulé depuis ma
demande de visa.

Sur l'armoire, trente traits au crayon
s'alignent au-
dessous du verset de la Bible et toujours
pas de
réponse ! Le soir mes camarades me le
rappellent.

- As-tu fait ton trait ? me
demandent-ils.

Il faudra que j'attende trois mois
avant d'avoir la
réponse tant désirée. L'hiver est arrivé.
La neige qui
couvre les ruines donne à la ville
l'aspect d'une si évi-
dente désolation qu'on ressent le désir
de fuir ces lieux
inhospitaliers. La vue de ce décor si
misérable porte à
la neurasthénie.

Un soir, la consternation règne dans
tout le camp. Un
camarade est arrivé avec un journal. En
première page,

une manchette en gros caractères :
«Formidable offensive de von Rundstedt dans les
Ardennes. L'ennemi
bat en retraite abandonnant un
important matériel.
L'avance continue.»

Le Lagerfuhrer, un ancien officier de
la Marine Allemande, exulte. Depuis un certain temps,
à cause des
événements, il s'était passablement
adouci. A présent
il se redresse et paraît rajeuni de vingt
ans. Il explique
avec force gestes que les Allemands ont
fait une telle
avance qu'ils se trouvent exactement à
60 km de Paris,
vers le nord. Nous nous regardons
atterrés.

- C'est Compiègne¹, dit l'un d'entre
nous.

La désillusion se lit sur tous les
visages.

- On n'en sortira donc jamais de cette
prison, ajoute
un autre et, en disant cela, il est terrassé
par une crise
de nerfs.

Ce succès de courte durée a suffi pour
galvaniser les

énergies du parti nazi. On rencontre de
nouveau
beaucoup de jeunes gens à croix
gammée dans les
rues.

COMBATS

Un matin on m'avertit que j'ai à me
présenter auprès
du Service des Etrangers. C'est au sujet
de mon visa,
me dit-on.

Cela me produit un petit choc au
cœur... depuis trois
mois que j'attends ! Et ce n'est pas sans
émotion que je
me retrouve derrière ce même guichet,
devant les
mêmes employés. En me voyant
pénétrer dans le
bureau, ils me reconnaissent et sourient.
Pour ma part,
je suis certain que le visa est là, dans un
 tiroir.

Evidemment il y a encore quelques
petites formalités,
mais je pars, oui je pars ces jours-ci
pour Belp ! Ainsi
j'arriverai pour Noël chez les miens !

Après m'avoir intentionnellement fait attendre un long moment, l'employé me tend les formulaires que j'avais remplis en me disant :

- Votre dossier nous a été renvoyé de Berlin, votre demande est refusée.

Puis, me fixant bien :

- Dieu est mort ! ajoute-t-il.

Sur le moment je suis tellement interloqué qu'il m'est impossible de formuler la moindre réponse, mais ayant réagi :

- Non Monsieur, Jésus-Christ est vainqueur et Il vit !

Je fais une nouvelle demande, dis-je encore.

Il me donne les formulaires que je remplis pour la seconde fois. Je veux les remettre à l'employé, mais il refuse de les accepter.

- Nous ne saurions où les diriger, me dit-il. Votre demande a été refusée, ne l'oubliez pas. Savez-vous...

vous pouvez envoyer les formulaires à votre Dieu.

- Jawohl ! dis-je et je sors.

Je ne sais vraiment plus que faire. Mes formulaires sont là, dans ma poche. Cela ne suffit pas.

Le soir mes camarades se répandent en reproches et conseils.

- Nous te l'avions bien dit ! Ce n'est pas la peine de continuer à faire des traits.

Je regarde mon verset biblique et cette lignée de traits verticaux. Comme elle s'est allongée ! Non, je ne puis effacer ce texte biblique. Il restera là et je veux encore croire, là où il n'y a plus sujet d'espérer. De mon crayon, je trace un trait à la suite

des autres.

- Tu es fou, me disent mes
compagnons. Voyons,
réfléchis ! Sois conscient !

Un camarade, qui plus tard sera tué
dans un bombar
dement, me dit :

- Crois-moi, j'ai cinquante ans, j'ai
l'expérience. Il
n'y a plus d'espoir pour cette affaire, il
vaut mieux
pour toi que tu abandonnes cette idée
fixe qui ne
t'apporte que des tourments.

Les jours passent et les traits
s'ajoutent aux traits. La
tentation est grande. Dieu m'a-t-Il
abandonné ? Suis-je
encore son enfant ou est-ce seulement
une impression,
un sentiment, de l'imagination ? Après
tout, suis-je né
de nouveau ? Me suis-je suffisamment
humilié ?

Puis un autre jour : C'est cela,
Dieu m'a abandonné,

Il a raison, je n'ai pas mérité d'être
son enfant. Si telle

ou telle chose n'était pas arrivée dans
ma vie, alors je

serais exaucé. Pendant quelques

jours je suis tellement
malheureux que je me prends à
envier ceux qui sont
morts. Cependant chaque soir
j'ajoute un nouveau trait
sur la paroi.

C'est en me souvenant d'un
passage du «Voyage du
Chrétien» de Bunyan que je retrouve
ma stabilité
spirituelle. Je revis ce passage où
Chrétien et Plein
d'Espoir sont dans le Château du
Doute et, grâce à
Dieu, me voici de nouveau rassuré :
- Oui, Seigneur : Toute
désobéissance et toute trans
gression ont reçu une juste
rétribution ! Oui, Jésus est
vainqueur et Il vit ! Alléluia ! Sois
loué, Seigneur, pour
Ton amour et pour Ta fidélité infinis
!

NOËL... RENCONTRE DE CHRETIENS

Noël arrive avec tout son cortège
de souvenirs

d'enfance et apporte une note de
nostalgie douloureuse.

Dans le grand dortoir du camp,
quelques camarades

chantent : «Le Noël de chez nous.
Noël de la France...»

Aucun feu ne vient nous réchauffer
en ce froid décembre,

le combustible se fait rare et il est
interdit de faire une

flambée. La plupart de mes
compagnons, allongés sur

la paille, se laissent aller à la rêverie,
chacun pense aux

siens, là-bas, si loin. Depuis plus de
six mois ils sont

sans aucune nouvelle. Le front nous
sépare, de sorte

que plus rien ne nous parvient de
France.

Je me glisse hors du camp et me
dirige à travers les

ruines du côté d'Eppendorf. Je sais
qu'à l'Abendroths-

weg, il y a une petite chapelle
appelée Bethanien.

Lorsque j'arrive, la fête a commencé.

La chapelle est bondée. Tout de suite je me sens

pénétré par une joie indéfinissable, la joie de Noël. Le

sapin illuminé éclaire les visages. Cette atmosphère de

Noël m'émeut tellement que je ne puis retenir mes

larmes. Et lorsque les enfants chantent de leurs voix si

douces le «Stille Nacht» (*Voici Noël!*), j'ai de la peine

à retenir mes sanglots.

Je remarque que dans cette assemblée chrétienne

beaucoup de personnes sont en deuil. Le prédicateur,

un véritable apôtre, apporte le message de Noël avec

tant de foi et de sincérité que je me sens empoigné par

ces paroles d'amour. C'est un Allemand, ce sont des

Allemands ceux qui m'entourent, mais en eux je vois des

frères en Christ. Je sais qu'ils ne sont pas à l'origine de

cette terrible guerre qui divise les peuples. Au contraire,

ils souffrent comme moi de cet état de choses.

*«Paix sur la terre et bonne volonté
envers tous les
hommes !»*

Parmi tous ces enfants de Dieu
rassemblés là, on ne
remarque pas de différences sociales.
La plupart n'ont
plus de chez-soi, ils ont tout perdu dans
les bombarde
ments. Ils ne forment qu'une même
famille spirituelle
et Christ les unit.

La fête continue par des chants
magnifiques et un
programme qui, j'en suis certain, ne
serait pas agréé
par les autorités nazies. Je suis très
étonné de tant de
courage. Le prédicateur continue :

- Frères, dit-il, humilions-nous pour
les fautes de nos
autorités et que Dieu accorde à notre
peuple la grâce
de se tourner vers Lui avec son péché et
sa misère.

Puis, après un dernier chant
d'ensemble, la fête se
termine. L'évangéliste se dirige du côté
de la sortie
pour saluer chacun. Lorsque je passe, il
paraît tout
étonné de voir ma veste militaire

française. Il me serre
la main et me pose aussitôt cette
question :

- Etes-vous un enfant de Dieu, un
racheté ?

Sur ma réponse affirmative, il me
serre encore la
main avec effusion.

- Pour nous, chrétiens, il n'y a pas de
frontières,
nous sommes un en Lui n'est-ce pas,
me dit-il.

Je sens que l'Esprit de Dieu nous unit
en ce moment
et je réponds :

- Oui, nous sommes frères !

D'autres personnes nous entourent,
veulent savoir
qui je suis, d'où je viens, demandent à
voir la photo de
ma femme et de mes enfants.

La Sœur supérieure de l'Hôpital
Martinistrasse m'in
vite à déjeuner pour le dimanche
suivant avec les sœurs
de cette institution. Enfin, j'ai trouvé
une famille !

LA SAINTE-CENE

Le dimanche suivant je suis à la
chapelle. Elle est à

nouveau remplie jusque dans les plus
petits recoins. Je
me suis installé au fond, vers la porte de
sortie.

Après un vivant message à la gloire
de Jésus, l'assem
blée se prépare à prendre la sainte-cène.
Il y a des années
maintenant que je n'ai pas pris la
communion.

La cérémonie est très touchante. Par
groupes de douze,
les fidèles convertis et nés de Dieu,
s'avancent vers
l'estrade où des frères officiants récitent
des versets de
la Parole de Dieu. Les communiant à
genoux reçoivent
le Pain et le Vin des mains de ces
frères. Tout se fait
avec ordre et l'Esprit de Dieu est à
l'œuvre. Je me sens
béni par ces messages.

Je ne peux me décider à m'approcher.
Je sais que les
lois nazies ne me permettent pas, à moi
déporté, de me
joindre aux manifestations civiles ou
religieuses. Les
derniers communiant sont encore à
genoux et dans le
recueillement attendent la bénédiction

de ce jour,
lorsqu'une voix se fait entendre dans la
salle, une voix
forte, celle du prédicateur :

- Nous avons parmi nous un cher
frère de Paris, un
frère en Christ. Nous aurions une
grande joie s'il
acceptait de prendre la communion
avec nous.

Il me fait en même temps signe
d'approcher. Je tra-
verse l'assemblée recueillie et me mets
à genoux avec
les derniers communiants. L'instant est
inoubliable.

Quand nous nous relevons, un sergent
de la Wehr-
macht et un officier invalide qui étaient
agenouillés à
mes côtés me serrent la main avec
émotion.

A midi, je suis reçu par les sœurs de
l'hôpital. Dans
le grand réfectoire elles sont environ
150. Cet hôpital

est un des rares bâtiments qui aient
échappé à la
destruction. La Sœur directrice me fait
asseoir à côté
d'elle. C'est une femme à l'allure très
noble qui paraît
avoir dépassé la soixantaine. Lorsque
toutes les places
sont occupées, elle se lève, agite une
sonnette : Tout le
monde se tient debout, une prière s'élève,
puis un
chant à l'unisson. Elle me présente
ensuite :

- Nous avons le plaisir, dit-elle, d'avoir
parmi nous
aujourd'hui un enfant de Dieu de Paris.
J'ai parlé avec
lui ce matin et je puis dire avec joie que
lui aussi a été
régénéré par la puissance de Dieu et par
Sa grâce. Il est
donc notre frère en Jésus, comme tous
ceux qui, dans
le monde entier, appartiennent au
troupeau des rachetés. Nous lui souhaitons la bienvenue et,
s'il y a parmi
ses camarades de camp, d'autres frères
qui sont seuls
dans cette ville, ils trouveront toujours ici
un refuge.

Bienvenue à notre frère !

Après le repas, la Supérieure rend grâce. Puis sur un

signe de sa part, une sœur s'approche et dépose devant

moi un petit paquet.

- Votre cadeau de Noël, dit-elle.

Je les remercie toutes de leur bonté à mon égard et

prends congé d'elles.

Arrivé au camp, je déballe mon cadeau et découvre

quelques gâteaux à l'anis. Ce sont les premières

douceurs que je goûte depuis un an !

Je suis édifié par l'exemple de ces sœurs en Christ qui

se dépensent sans compter pour sauver les vies et les

âmes, et dont l'existence est toute de sacrifice. Dieu re

garde au cœur et Il saura au grand jour récompenser tant

d'amour pour les autres, puisqu'un verre d'eau donné à

l'un de ces plus petits aura sa récompense. Je n'oublierai

jamais les "Bethanienschwestern" de Hambourg !

DIEU AGIT !

Quelque temps après, je suis chargé de

construire un
abri contre les bombardements, destiné à des
membres
du parti et particulièrement à la famille de
l'Ober-
regierungsrat Busse, personnalité représentant
la ville
de Hambourg à Berlin.

M. Bartholomay, dont j'ai déjà cité le nom,
s'occupe
des travaux. Il me met en relation avec M.
Busse qui
en fait l'inspection. Aussitôt je vois là une
occasion
magnifique d'exposer à ce haut personnage, si
influent,
la chose qui me tient à cœur. M. Bartholomay
présente
également mon affaire à celui-ci qui, après
réflexion,
déclare être d'accord de s'occuper de moi
auprès du
Reichsfuhrer SS lui-même. Il me demande
divers ren-
seignements et prend connaissance de mon
dossier.

- Il arrivera bien un jour une réponse, me
dit-il.

Quel changement dans la situation ! Ce même
soir,
c'est comme si j'avais des ailes pour rentrer au
camp.

En arrivant, sans prendre le temps de me dévêtir
ou de
m'asseoir, je vais directement à la paroi et
j'ajoute un
grand trait à la suite.

Mes camarades se demandent certainement ce
qui
m'arrive et me regardent étonnés. En quelques
mots je
leur explique ma rencontre, mais ils ne sont
nullement
convaincus et font objection sur objection.

- Avec toutes tes démarches auprès des
autorités de
ce pays, tu finiras par avoir des ennuis, me
disent-ils.

La vie est devenue insupportable à Hambourg.
Les
bombardements redoublent. Le soir, aussitôt
notre
maigre repas avalé, nous partons vers les abris.
Lors
que les bombardiers attaquent Berlin, ils
survolent

Hambourg au retour et déchargent sur
nous les bombes

qu'ils ont encore. Il faut attendre très
longtemps avant

de pouvoir regagner le camp. Les abris ne
sont pas

sûrs. Les bombes ont une telle puissance

que plus rien

ne leur résiste. De plus, les Alliés jettent à présent des

bombes de dix tonnes.

Un jour, je me trouve dans un petit abri avec quel

ques camarades, mais à peine le bombardement a-t-il

commencé que je suis saisi d'une grande angoisse et

ne peux plus rester à cet endroit. Il me semble entendre

une voix me dire : «Ne reste pas ici !»

- Nous sommes en danger, qui vient avec moi ? dis-

je à mes camarades.

Deux seulement m'accompagnent et nous nous réfu

gions dans les ruines. Nous sommes à peine à terre

(lorsque les bombes tombent, il faut se coucher sur le

dos et garder la bouche ouverte) que deux bombes de

fort calibre s'abattent sur l'abri que nous venons de

quitter et explosent avec un bruit fantastique; suit alors

une pluie de briques, de poutres et de ferraille. Je crie

et mes compagnons ne m'entendent pas. Ils crient et je

ne les entends pas. Nous sommes comme

assommés

par l'explosion et le déplacement d'air.
L'abri n'a pas

résisté et après le bombardement nous
n'en retirons

que des cadavres. Dieu m'a préservé
encore une fois.

Nous ne prenons plus la peine de nous
déshabiller le

soir, car parfois les bombardiers nous
surprennent en

même temps que le son lugubre de
l'alarme. Nous

n'avons presque plus de repos. Le
dimanche, alertes et

bombardements débutent déjà le matin.

Un samedi après-midi, après un
bombardement, on

vient me chercher au camp pour me
conduire à la Presse-

haus (*Bureau de la Presse*) wtc 12 autres
camarades.

Le bâtiment a été atteint par des bombes de
petit

calibre.

Un employé d'état m'attend et me montre
les travaux

que je dois exécuter. Il me confie :

- C'est ici le bureau du Représentant du
Ministre de

la Production. C'est un personnage très
important, ses

pouvoirs sont très étendus. Arrangez-vous comme

vous voudrez, mais il importe que les travaux de

réfection soient entièrement terminés pour demain

dimanche à 20 heures. A ce moment-là une équipe

viendra vous remplacer pour installer le bureau : télé

phone, chaises etc. Tout doit être en place. C'est une

surprise que nous réservons à notre chef.

Nous nous mettons à l'ouvrage et travaillons le

samedi après-midi, toute la nuit et le dimanche jusqu'à

19 heures. Tout est fini et même une couche de

peinture donne au bureau un aspect assez classique.

Nous sommes fourbus et nous en allons après avoir

donné un dernier coup de balai. Tout est propre.

Le lundi matin, la Police fait savoir à M. Bartholomay

que je dois me présenter auprès des Services de

M. Theilt pour essayer d'obtenir une pièce déclarant

qu'il m'autorise à me rendre en Suisse.

L'Ober-

regierungsrat Busse réclame cette pièce qui,
de plus,

doit être signée par le Gauleiter Kaufmann.

M. Bartholomay écrit un mot d'introduction
pour me

présenter chez M. Theilt dont le bureau se
trouve, dit-

il, à la Pressehaus. Je m'y dirige
immédiatement et

cherche à me repérer dans ces innombrables
couloirs.

Quelle n'est pas ma stupéfaction de me
retrouver sur

les lieux mêmes où 18 heures auparavant j'ai
exécuté

les travaux et de lire sur la porte que j'ai
placée moi-

même : Dr. Theilt ! Je frappe et l'employé
d'Etat, le même qui m'a ordonné les travaux,
vient m'ouvrir.

Tout d'abord je ne l'ai pas reconnu,
car il est en

uniforme de fonctionnaire, mais lui
me reconnaît et me

dit avec un sourire :

- Ah ! c'est vous, avez-vous oublié
quelque chose ?

Je lui remets la lettre d'introduction.

Il me fait asseoir

et entre dans le grand bureau, d'où il
ressort aussitôt

après et me dit :

- M. Theilt téléphone à M. Bartholomay pour de
mander des précisions sur votre cas.

Au bout de quelques minutes il
m'introduit dans le
bureau.

- Herr Doktor, dit-il, voici l'homme
qui a fait les
travaux de réfection de votre bureau.

Le haut fonctionnaire me fait signe
d'approcher, me
tend la main et me remercie d'avoir
travaillé avec tant
de célérité.

J'aperçois sur le bureau quantité
d'objets, paquets,
bouteilles de Cognac et vins fins. Je
comprends que
M. Theilt a son anniversaire et les
nombreux fonction
naires qui se trouvent là sont venus
pour le féliciter.

- Alors c'est vous qui vous appelez
Dapozzo ? Et il
prononce mon nom avec un fort
accent allemand.

Ainsi, vous voulez aller en Suisse,
visiter votre
famille ? Mais bien sûr que vous irez
en Suisse s'il ne
tient qu'à moi ! s'écrie-t-il.

Puis, avisant une dactylo :

- Ecrivez, dit-il. J'autorise Dapozzo
Erino à partir
immédiatement en Suisse pour voir sa
femme qui est
gravement malade.

Je me récrie :

- Elle n'est pas gravement malade !

— Taisez-vous ! me répond M. Theilt avec
autorité. Je

ne vous parle pas et vous n'avez rien à
déclarer, c'est
moi qui déclare.

Puis il signe sa déclaration qu'il me remet
en trois
exemplaires.

Je retourne auprès de M. Bartholomay qui se
chargera de faire signer la même pièce au
Gauleiter

Kaufmann. Il faut attendre...

A présent l'Oberregierungsrat Busse va
rencontrer

Himmler à Berlin, mais celui-ci se laissera-t-il
convaincre ?

Les semaines passent, n'apportant aucun
change

ment. Chaque soir je regarde la paroi. Que de
traits !

Pas loin de 150 !

Je reçois une lettre de ma femme qui me
supplie de

faire mon possible pour me sauver en Suède.
Elle me

parle en termes couverts, mais je comprends à travers

ses lignes que la guerre s'approche de nous. Je me

demande comment cette lettre m'est parvenue après

avoir passé la censure. Tous les termes et annotations

bibliques sont découpés.

Je suis le seul parmi des milliers et des milliers de

déportés qui reçoive de temps à autre des nouvelles.

Les déportés des autres Lager viennent «aux nouvelles» car ma femme m'écrit toujours quelques

informations sur la France libérée. Justement dans la

lettre que je viens de recevoir il y a un timbre de la

Nouvelle République de Charles de Gaulle. C'est un

événement. Ce timbre fera le tour de tous les camps.

Chacun veut voir ce petit carré de papier qui vient de

la France libérée !

RENCONTRE

Un soir, j'emprunte la ligne qui conduit vers l'Alster pour rentrer au camp. Comme des

fantômes, les

tramways de ce réseau se dirigent vers
Dammator et

semblent vouloir apporter une
dernière note de vie au

milieu de ces nombreuses ruines et de
ces amoncelle

ments de décombres.

En face de moi, assis dans une des
voitures du tram,

un homme de taille moyenne me
considère attentive

ment. C'est un employé de chemin de
fer. Son regard

est bon, mais je me demande pourquoi
il me dévisage

ainsi.

Soudain il m'adresse la parole et
s'informe de ma
nationalité.

- Je pense que vous êtes catholique,
dit-il.

-Non, je suis chrétien évangélique,
est ma réponse.

Il a l'air très intéressé.

- Chrétien évangélique,
continue-t-il, converti ?

- Oui, converti, dis-je.

Mais il veut aller plus loin et la
conversation prend

une tournure qui me plaît infiniment.

- Né de nouveau ? dit-il encore.

- Oui, par la grâce de Dieu et par la Parole.

Il paraît très heureux et ses yeux disent toute sa joie.

Il me serre fortement la main.

- Tu es de France, dit-il, et moi je suis Allemand,

mais nous appartenons tous deux à la même famille.

Je suis très ému de ces paroles fraternelles. Avant

d'arriver à destination il inscrit son adresse sur mon calepin.

- Viens me voir un soir, dit-il. Il nous est interdit à

nous Allemands de recevoir des étrangers, mais viens

tout de même, j'en aurai un grand plaisir.

Quelques jours après cette rencontre, je prends la

résolution de me rendre chez ce frère en Christ. En

cacheette, je me glisse hors du Lager dont les portes

sont fermées à partir de 19 heures et me dirige vers

l'endroit indiqué sur mon calepin. Lorsque j'arrive sur

place, je me rends compte avec douleur que plusieurs

habitations ont été récemment atteintes par les

bombes,
et parmi celles-ci, l'habitation du frère n'est
qu'un
monceau de ruines.

Après m'être informé, j'apprends que
lui-même a été
transporté à l'hôpital.

Le dimanche suivant je fais une demande
aux Servi

ces de Police et je reçois l'autorisation de
faire une

visite à l'hôpital. Ainsi je retrouve celui que je
cher

chais. Il est couché dans un lit blanc, j'ai de la
peine à

le reconnaître tant il est pâle. Lui, par contre,
m'a

parfaitement reconnu dès mon entrée dans la
salle.

- Comme je suis heureux que tu sois venu,
cher frère,

dit-il. Approche-toi.

Après m'avoir serré la main il continue.

- Tu vois, je suis grièvement blessé et dans
ce même

bombardement j'ai perdu ma femme et ma
fille.

Je ne sais que lui répondre. Il y a parfois des
dou

leurs pour lesquelles on ne trouve pas de
paroles de

consolation. Mais le blessé continue :

- Vois-tu, cher frère, toutes choses
concourent au

bien de ceux qui aiment Dieu et nous pouvons
tout

prendre de Sa main, par grâce.

Le spectacle de ce frère qui, dans sa
faiblesse et dans

les meurtrissures de sa chair et de son âme,
apporte un

tel témoignage à la Parole de Dieu,
m'arrache les

larmes.

- Je pense que je vais bientôt partir,
reprend-il, mais

c'est un départ pour la Cité Céleste. Et
toi aussi, cher

frère, tu viendras nous rejoindre. Le
Seigneur est

proche !

Mon émotion est grande et je sens
mon cœur battre
fortement.

Nous nous quittons.

- Auf Wiedersehen ! dit-il avec un
sourire.

Peu de temps après, j'apprends qu'il
est parti heureux
dans la Gloire !

C'est un frère allemand parmi une
multitude d'autres.

Comme elles me paraissent encore
plus vivantes après

cette rencontre, les paroles de l'apôtre
Paul :

*« Désormais nous ne connaissons
plus personne
selon la chair.
Et même si j 'ai connu Christ dans
la chair,
je ne le connais plus de cette manière. »*

UNE BONNE NOUVELLE

Quelques semaines s'écoulent.
Enfin, un matin
M. Bartholomay me fait savoir que je
dois me

présenter à la Police. Mon visa est
arrivé, me dit-on.

M. Nohr, Chef de Police, m'attend ce
matin même à
son bureau.

Je me hâte, je cours, je chante, je
suis transporté de
joie. Arrivé au Polizeipräsidium, on
m'introduit immé

diatement dans le bureau de M. Nohr.
Assis à sa table
de travail, cet homme déjà d'un certain âge
me

considère attentivement.

— C'est vous Dapozzo ? me demande-t-il.

Sur ma réponse affirmative il ouvre un tiroir et en

sort un dossier. Mon cœur bat à se rompre. Il se lève et

s'adresse de nouveau à moi :

- Nous n'y comprenons plus rien, dit-il, vous êtes un

travailleur étranger, vous êtes de Paris et vous obtenez

à présent un visa pour visiter votre famille en Suisse !

Une chose de ce genre ne s'est encore jamais vue en

Allemagne, continue-t-il. Vous êtes certainement le

seul parmi des millions - au moins 14 millions d'êtres

de votre condition — qui ayez obtenu une telle faveur.

Que ne donnerais-je pas pour avoir ce privilège !

Et il m'en explique toute la portée. Il me tend enfin

mon dossier et dit :

- Lisez !

Je lis :

«Genehmigt (*agréé*), Reichsführer SS, Himmler.»

On établit mon visa sur mon passeport et

l'on me

souhaite un bon voyage. Je sors enfin du
Polizei-

präsidium, mon visa sur le cœur. Ma joie est si
grande

qu'il me semble devoir arrêter tous les
passants et leur

dire : Voyez Monsieur, voyez, Madame, j'ai
un visa

pour la Suisse, Dieu m'a exaucé ! Je me mets
à courir,

j'ai hâte de rencontrer mes camarades.

Quel événement ! Chacun veut voir, chacun
veut

savoir !

- C'est formidable, disent les uns.

- Fantastique ! ajoutent les autres.

- C'est un miracle ! disent quelques-uns.

Le même soir, au camp, je ne fais
pas de trait à la
suite des autres, mais en présence de
tous les

camarades de ma chambrée, je mets un
point final. Au-

dessous de cette longue lignée de traits
au crayon,

j'inscris :

*« Et Dieu dit : Que la lumière soit !
Et la lumière fut. »*

FRIEDRICHSRUH

C'est là que s'est replié le Consulat
suisse, dans la
propriété des Princes de Bismarck.

J'arrive dans la petite gare de
Friedrichsrüh au mo-
ment où un bombardement lointain fait
rage. On assure

que c'est Brême qui est attaqué. Les
bombes doivent

être de gros calibre car le petit bâtiment
est entière-

ment secoué par les explosions et nous
nous trouvons

cependant à 80 km de là.

Enfin voici le beau château de
Bismarck enfoui dans
une magnifique forêt. Quand je passe
devant l'entrée,

j'aperçois un immense étendard aux
couleurs de la

Suède. Dans le jardin, assis à de petites
tables, des

groupes mixtes devisent en se
restaurant. Leur uni-

forme m'intéresse particulièrement. On
m'explique

que c'est une colonne suédoise.

Un officier s'approche du portail, la
démarche noble.

Il paraît être le chef. Ce sera plus tard

seulement que je

reconnaîtrai sur la couverture du livre
intitulé «La Fin»

ce même personnage que j'ai aperçu le
13 mars à

Friedrichsruh. C'est le Comte F.
Bemadotte de Suède, venu ici pour solliciter un
entretien avec Himmler afin
d'étudier la possibilité de rapatrier des
prisonniers
Scandinaves par le moyen de la Croix-Rouge
suédoise.

J'aperçois également une partie de la
fameuse
colonne suédoise détaillée dans le livre
mentionné ci-
dessus.

Je suis très bien reçu au Consulat suisse,
mais on ne
peut apposer de visa sur mon passeport. Il faut
attendre
de nouvelles démarches qui seront faites à
Berne cette
fois-ci. Il faut attendre. Moi qui avais déjà
préparé mon
baluchon et qui croyais partir le lendemain !

Attendre !

Je retourne à Hambourg. En arrivant à
Billwarder-
Morfleth, je suis surpris par un bombardement.
Je

consulte mon calendrier : c'est le 115ème

depuis mon
arrivée en Allemagne.

Ma demande de visa est en route pour la
Suisse.

Va-t-elle parvenir à Berne ? Les trains et
convois
sont attaqués sans arrêt par l'aviation alliée et
très
souvent le courrier n'arrive pas à destination.

Des semaines passent encore et enfin je
reçois une
convocation me priant de retirer mon visa pour
la
Suisse à Friedrichsrüh.

Nous sommes le 23 mars. Voilà 6 mois que
j'ai com
mencé mes démarches. Ma joie est si grande
que je ne
peux presque pas dormir. Je vais pouvoir enfin
partir
pour Belp, revoir ma femme et mes enfants !

Le 24 mars, je suis à Friedrichsrüh de bonne
heure.

En pénétrant dans les locaux du Consulat,
j'aperçois le
Consul M. Zehnder qui me salue avec un
sourire. Qui
aurait pensé que quelques jours plus tard cet
homme si
hautement estimé perdrait la vie ainsi que sa
femme,
au cours d'un bombardement !

Enfin on me remet mon visa. Tout
est en ordre. Tout
est là.

A mon retour, je fais un bout de
trajet dans la forêt.

Comme je suis heureux ! J'ouvre mon
passeport. Je

sais qu'en ce moment c'est un
document d'une valeur

inestimable. Certaines personnes
offriraient des mil

lions pour posséder ces deux visas qui
conduisent à la

liberté.

Je me mets à genoux dans ce bois et
mes larmes

coulent, des larmes de joie.

Je mesure en ce moment toute
l'étendue de l'aide du

Seigneur :

1943 - Condamné à mort par un
tribunal militaire

allemand. Gracié et
envoyé dans un camp
de la Sarre.

Noël 1943 - Permission miraculeuse à
Paris. Tentative

de fuite en Suisse.
Arrestation. Nouveau
départ pour l'Allemagne.

1945 - Visa allemand - Visa suisse.

Oui, je pleure de joie devant ce
passeport étalé sur
les feuilles mortes. Je vais enfin revoir
mes bien-

aimés ! Comme ils ont dû changer ces
petits ! Vont-ils
me reconnaître ?

Arrivé à Hambourg, je me présente
au guichet et
demande un billet Hambourg-Thun.
L'employé des

Lignes Internationales est stupéfait. Il
contrôle mon
passeport, va s'informer et revient vers
moi.

- Vous en avez de la chance ! me
dit-il avec un
sourir. Mais je dois vous donner un
billet aller et
retour car d'après votre passeport vous
devez rentrer à
Hambourg dans un mois. Vous avez 30
jours de
permission.

Je vais prendre congé de M. Bartholomay et
de sa
femme qui ont été si bons envers moi et envers
tous les
déportés du camp. N'est-ce pas Dieu qui a placé
cet
homme sur ma route pour m'aider dans mes
démar

ches ? Ils sont tous deux très émus.

- Souvenez-vous de nous, me disent-ils. Nous allons passer des moments très difficiles. Notre pays va être envahi. Si nous restons en vie, peut-être nous reverrons-nous un jour.

Samedi soir 24 mars. Dernière course aux abris. Je | prends congé des personnes qui me connaissent, des enfants.

— Reviens vite, Onkel ! me crient-ils et tous veulent m’embrasser à la fois.

Dimanche 25 mars. Je prends congé de mes camara des de souffrance. Je ne puis m’empêcher de pleurer en les quittant dans les circonstances actuelles.

Nous nous dirigeons vers la gare principale. Je dis «nous» car plusieurs camarades m’accompagnent. C’est le moment de se quitter. Nous nous embrassons tous.

Mon cher camarade Baranzelli, celui que j’ai déjà mentionné plus haut, qui était tellement attaché

aux
siens et les aimait d'un amour si grand et si
beau, mon
meilleur ami dans les combats et les difficultés,
Baranzelli a les larmes aux yeux, et moi je ne
puis
retenir les miennes.

- Adieu ! cher Baranzelli, cher camarade !

Quelques jours plus tard il succombera sous
un
bombardement, tué à une centaine de mètres de
notre
Lager.

LE RETOUR

Mon train s'ébranle en direction de
Berlin, car les
communications ouest par Würzburg
sont coupées. Les
voies sont détruites.

Ce voyage sera périlleux. A chaque
instant le train
doit s'arrêter. Les avions alliés attaquent
les voies de
communications et mitraillent convois et
lignes de che
min de fer. Il faut sortir des voitures et se
sauver dans
la campagne. Les avions bombardent les
locomotives
qu'ils cherchent à mettre hors de service.

A Wittenberg notre train est en gare,
prêt à

poursuivre sa route lorsque l'alarme
retentit. Les

bombardiers apparaissent aussitôt. J'en
compte environ

200. Dans le train c'est l'affolement. Des
ordres sont

donnés. Défense de quitter sa place. Les
abris de la

gare sont déjà trop pleins, il n'y a plus de
place. Les

appareils sont au-dessus de nous.
Vont-ils attaquer ? Si

c'est le cas nous sommes tous perdus et
chacun

regarde passer à mille mètres en dessus
de nous les

grands appareils. L'angoisse se lit sur
tous les visages.

Aucun avion allemand ne se montre et
des soldats

indignés crient :

- Gôring, wo bist Du ? (*Gôring, où
es-tu ?*)

Enfin ils ont passé, sans lâcher de
bombes, mais cela

fait tout de même une étrange impression
lorsque des

tonnes de bombes vous survolent de si
près !

Le train s'ébranle à nouveau et nous

arrivons à Berlin

avec 4 heures de retard. Me voici à
l'Anhalter Bahnhof

où je dois attendre 19 heures avant de
repartir.

A 17 heures, le train est déjà bondé de
réfugiés et j'ai

de la peine à me placer dans le couloir.
Au loin on

entend le canon.

— Ce sont les Russes, dit un voyageur.

Et comme le train part en direction de
Leipzig, les

sirènes annoncent l'alerte. Le train s'enfonce
dans la

nuit, tous feux éteints. Nous avons à peine
quitté la

ville que nous apercevons de notre couloir le
bombar

dement de Berlin. Ce sera pour moi la dernière
vision

de bombardement.

Toute la nuit nous sommes debout dans le
wagon.

Les voyageurs appréhendent le jour, car les
trains sont

mitraillés dans cette région.

Nous passons Leipzig et arrivons à l'Éna. Puis
voici

le jour. Bien des fois nous devons nous sauver
dans les

bois qui bordent la voie ferrée. Lorsque le train
s'arrête

te, il faut faire passer d'abord les femmes et les
enfants
par les portières. D'autres voyageurs les
prennent à
bout de bras, puis il faut courir de toutes ses
forces
pour se mettre à l'abri. Nous, les hommes,
sommes
toujours chargés d'enfants, parfois un sur les
épaules et
deux autres que nous tirons de chaque main.

Enfin j'arrive sain et sauf à Augsburg. La
gare a un
aspect désolant. Elle a été bombardée le jour
aupara
vant. Des wagons, des locomotives sont
endommagés
le long des voies. Je remarque même un train de
la
Croix-Rouge entièrement déchiqueté.

- Il contenait de pauvres blessés, nous dit un
employé de gare.

Que cette guerre est atroce et meurtrière !

A Kempten, en Bavière, je ne trouve pas de
train
pour continuer mon voyage, les lignes sont
toutes
détruites. J'avise un chauffeur à côté de son
camion.

- Où allez-vous ? lui dis-je.

- A Lindau, au Lac de Constance.

Le Lac de Constance ! Combien ce
nom est riche
d'espoir !

— Pouvez-vous me prendre avec
vous, lui demandé-je
encore.

- Il n'y a rien à faire, vous êtes
étranger.

Evidemment il m'a bien identifié car
je porte
toujours la veste de l'Armée française
et un pantalon

militaire italien. Cela fait un drôle de
contraste. Mais je

comprends que l'homme flaire une
petite affaire. La

vie est devenue difficile en Allemagne
et avec un

cadeau on obtient ce que l'on désire.

Je sors de ma poche une demi-livre
de café, de vrai

café en grains. Lorsque je me trouvais à
Hambourg

j'avais reçu, par l'intermédiaire d'une
firme de Zurich,

un colis que m'adressaient des chrétiens
suisses. Or,

un kilo de café se paie maintenant 2000
RM.

- Voici une demi-livre de café, dis-je
au chauffeur.

- Faites voir, dit-il et il s'assure du
contenu.

- Ça va, montez ! ajoute-t-il en
empochant le café
avec une satisfaction évidente.

Une heure plus tard nous quittons
Kempten dans la
nuit. Enfin je puis prendre un peu de
repos. Dans la ca
bine, à côté du chauffeur, je m'endors
profondément.

Depuis que j'ai quitté Berlin je suis
resté 28 heures
debout dans le couloir du wagon.

Au petit jour nous arrivons à Lindau.
Le chauffeur
me dépose au bord du Lac de
Constance. Lentement le
jour se lève et au loin je distingue les
rives de la Suisse
et ses montagnes.

Je tombe à genoux devant ce
spectacle et remercie le
Seigneur pour cette grande délivrance.
Que Dieu est
grand ! Combien Ta bonté est grande, ô
Etemel !

Je pleure de joie car devant moi s'étend le pays
de la
Liberté !

Je pars pour Bregenz où se trouve le contrôle
alle
mand. Quantité de réfugiés stationnent là, ne

sachant
où se loger. La gare est encombrée. On
remarque des
personnes de haut rang chargées de valises et de
ballots. Tous désireraient passer en Suisse, mais
évi
demment seuls ceux qui sont possesseurs de
visas le
peuvent, car le contrôle est très sévère.

Trois personnes seulement sont acceptées par
les
inspecteurs : Un citoyen suisse, sa femme et
moi. On
nous enferme dans un wagon, six inspecteurs de
police
nous accompagnent. Il est bien curieux ce
convoi : un
seul wagon traîné par une locomotive.

Nous arrivons à St. Margrethen. Contrôle des
doua
nes allemandes, puis contrôle suisse. Les
fonction
naires suisses me semblent affables et
complaisants.
Me voilà finalement en territoire helvétique. Je
fais
quelques pas sur cette terre libre. Combien de
pensées
traversent mon esprit ! Est-il possible que je
foule ce
sol si ardemment désiré ? Je me baisse et prends
une
poignée de terre dans les mains, cette terre de

l'Helvétie.

Je me retourne et regarde du côté de
l'Allemagne

que je viens de quitter, ce pays qui me laisse de
si dou

oureux souvenirs. Je pense aux camarades
restés là-

bas. Au loin le canon gronde.

- On se bat en Alsace, me dit un homme.

Le monde enfin va être délivré de cette
terrible

calamité. L'Allemagne aussi sera délivrée de ce
régime

de terreur et les chrétiens véritables, si
nombreux dans

cette nation, ne seront plus opprimés sous le
joug de

fer du nazisme.

Voici l'express qui va me conduire à
Berne; il entre

en gare et repart après un court arrêt.
Cette fois je roule

en Suisse. Les wagons sont propres et
partout les gla

ces des compartiments sont entières.
Une impression

de sécurité, de bien-être m'envahit. Tout
est nouveau

pour moi. Je considère mes
compagnons de voyage. Ils

sont calmes, aucune trace de nervosité
ne se lit sur

leurs visages. Je constate soudain que

les wagons sont
éclairés et que les rideaux ne sont même
pas baissés. Je
ne comprends plus, je vis comme en un
rêve.

Des personnes m'adressent la parole.
Elles sont sûre
ment intriguées par mon allure et par
mon vêtement un
peu ridicule. On veut savoir ce qui se
passe de l'autre
côté et l'on me pose question sur
question. J'ai ainsi
l'occasion de rendre témoignage de la
bonté de Dieu
envers moi. Je leur parle de mon visa et
leur montre
mon passeport.

- Savez-vous pourquoi j'ai obtenu
cette pièce d'un
prix inestimable ? Je l'ai obtenue parce
que des
chrétiens, de véritables enfants de Dieu,
parmi lesquels
se trouve ma femme, ont prié pour moi.

Le soir vers 20 heures 30 environ
nous arrivons à
Berne. Les personnes qui se trouvaient
avec moi dans
le compartiment m'emmènent au buffet
de la gare. On

me fait servir des sandwiches et du café
au lait. Une

autre personne qui a fait le voyage avec
nous depuis

Zurich parle à ses voisins de table. On
me serre la

main. Je regarde ces gens qui mangent
tranquillement

et vivent normalement.

Sur les tables, toutes sortes de mets
que je n'ai pas

vus depuis des années. Est-il possible
qu'au milieu de

cette tourmente il y ait ici une telle
abondance !

Mon vis-à-vis m'avertit que le train pour
Belp va

bientôt partir. Avant de quitter la salle, une
jeune fille

m'apporte un petit paquet de chocolat.

— Pour vos enfants, dit-elle simplement.

Le train m'emmène à Belp où j'arrive à 22
heures. Je

suis très ému de me trouver devant la petite
gare. Je

regarde la rame disparaître dans la nuit. Me
voici au

terme de mon voyage. Pas très loin de la station,
j'aperçois la maison où se trouvent les miens.

De nouveau mon cœur bat très fort.
Marguerite est-

elle encore debout ? Il y a de la lumière dans la
salle à

manger. Très doucement, sans faire de bruit, je
gravis
les quelques marches qui conduisent à la
galerie. De
cet endroit je peux voir dans la chambre éclairée
et je
l'aperçois alors.

Oui, c'est bien elle, c'est bien ma chère
femme ! Je la
trouve passablement changée. Comme elle a dû
souf
frir ! Elle ne m'a pas vu, elle tricote un
pull-over de
laine. Son visage est très inquiet, car elle écoute
juste
ment les nouvelles de la bataille d'Allemagne.

Je frappe doucement au carreau, mais elle ne
me
distingue pas bien dans la nuit et regarde
tristement du
côté où je me trouve. Je frappe encore une fois,
puis
une troisième plus fort. Enfin, Marguerite se
rend
compte qu'il y a quelqu'un derrière la croisée.
Elle se
lève et s'approche de l'endroit où je me trouve.

- Qui est là ? dit-elle presque craintive.

Mais, à la lumière qui s'échappe de la
fenêtre, elle
me reconnaît.

- C'est toi ! dit-elle avec émotion.

Elle court à travers la pièce, éteint la lumière, rallume, éteint à nouveau et allume encore. J'ai l'impression qu'elle est dépassée par les événements et

ne sait plus où elle en est. Elle court m'ouvrir la porte,

mais dans son agitation, elle n'arrive pas tout d'abord

à faire tourner la clé dans la serrure.

Enfin elle est là devant moi. Nous tombons dans les

bras l'un de l'autre, incapables de prononcer une

parole. Enfin nous voilà réunis !

Puis c'est le tour des enfants. Oui la joie est grande !

CONCLUSION

Pourquoi toutes ces souffrances passées ? Il n'impor

te pas pour le chrétien de regarder en arrière et de se

lamenteur. Au contraire, il doit regarder vers cette

Lumière glorieuse de l'Évangile et compter sur les

promesses de la Parole de Dieu. «*Toutes choses con*

courent ensemble au bien de ceux qui

aiment Dieu».

Il est important, si nous voulons être
heureux, de
laisser nos sentiments et nos «pourquoi»
de côté. Le

Seigneur ne fait point de faute et je Le
remercie de

m'avoir permis de passer par ces
chemins d'épreuve

car j'ai pu parler du Sauveur à ces
pauvres âmes avec

lesquelles j'ai été en contact.

A Celui qui nous a aimés et lavés de
nos péchés, à

Lui soient gloire honneur et puissance !

Les voies de Dieu sont merveilleuses.

Il prend soin

des siens. Dans la fournaise de
l'épreuve, l'enfant de

Dieu a un appui. Il regarde vers Jésus et
ceux qui tour

nent vers Lui les regards sont
rayonnants de joie. Ils ne

sont pas confus car ils ont en vue la
rémunération.

Leur vie ne dépend pas des circonstances, des
difficultés, de la guerre et de ses suites, du bon
ou du
mauvais renom.

L'enfant de Dieu est heureux parce qu'il a
l'assuran

ce que ses péchés sont pardonnés et que son

nom est
écrit dans le Livre de Vie. Seule cette assurance
donne
la paix à l'âme.

Ne nous abusons donc pas par des
raisonnements et
de faux sentiments religieux. Ne nous
abandonnons
donc pas à une fausse sécurité ou encore à notre
propre

justice. Mais ouvrons la Bible, la Parole de
Dieu, et

croyons à ce qu'elle nous dit. *Quiconque ne naît
de*

*nouveau ne peut entrer dans le Royaume de
Dieu.*

Et encore : *Sans la sanctification nul ne verra le
Seigneur.* Posons-nous donc une fois la question
: Suis-

je né de nouveau ? Ai-je été sanctifié ?

Si nous n'avons pas fait cette expérience,
nous

n'hériterons pas le Royaume de Dieu et nous
sommes

sur le chemin de la perdition.

Dès aujourd'hui, en ce moment, croyons
donc à la

Parole de Dieu et libérons-nous des artifices
d'une reli

gion qui jusqu'à ce jour nous a tenus sous
l'esclavage

du péché ou d'une mystique vide et sans
consolation !

Regardons vers la victoire qui est Jésus,
lequel nous
a apporté la délivrance, comme nous le trouvons
écrit
dans Sa Parole : *«Celui que le Fils affranchit est
entièrement libre»* ou encore : *«Jésus... en qui nous
avons
la rédemption, la rémission des péchés.»*

Cette foi seule m'a soutenu durant cette
période de
souffrance en Allemagne et la certitude du
pardon des
péchés est à la base de mes expériences de
chrétien dé
porté. Elle fut ma joie, ma force et mon refuge.

Lecteur, qui que tu sois, pose-toi également la
question et, tel que tu es, viens à
Jésus, le Sauveur.

Apporte-Lui le fardeau qui
t'opprime et ensuite crois
de tout ton cœur à la délivrance qui
est un fait acquis.

Crois au sang de Jésus qui purifie de
tout péché et
alors seulement tu réaliseras une vie
de vainqueur.

*

1943 : Condamnation à mort par un tribunal militaire allemand. Grâce et transfert dans un camp de travail de la Sarre. Noël 1943: Permission, visite à sa famille à Paris. Tentative de fuite en Suisse. Arrestation. Nouvelle déportation en Allemagne dont il est question dans ce récit. 1945, encore avant la fin de la guerre: Libération miraculeuse.

Ces événements et ces dates marquent des expériences dramatiques. Cependant la hardiesse et la confiance en Dieu caractérisent la vie d'Erino Dapozzo, dans les camps de travail aussi. Libéré enfin par ordre suprême du Reichsführer SS Himmler, pour lui un effet de l'intervention du Dieu Tout-Puissant.

Son vœu et sa prière étaient que ce témoignage soit un encouragement pour chaque lecteur à se confier entièrement au Seigneur, qui écoute même les soupirs du cœur les plus profonds.

Erino Dapozzo

Hambourg 1944 - 45

Expériences d'un déporté chrétien

1943 : Condamnation à mort par un tribunal militaire allemand. Grâce et transfert dans un camp de travail de la Sarre. Noël 1943: Permission, visite à sa famille à Paris. Tentative de fuite en Suisse. Arrestation. Nouvelle déportation en Allemagne dont il est question dans ce récit. 1945, encore avant la fin de la guerre: Libération miraculeuse.

Ces événements et ces dates marquent des expériences dramatiques. Cependant la hardiesse et la

confiance en Dieu caractérisent la vie d'Erino Dapozzo, dans les camps de travail aussi. Libéré enfin par ordre suprême du Reichsführer SS Himmler, pour lui un effet de l'intervention du Dieu Tout-Puissant.

Son vœu et sa prière étaient que ce témoignage soit un encouragement pour chaque lecteur à se confier entièrement au Seigneur, qui écoute même les soupirs du cœur les plus profonds.